HAL
open science

Le marché de l'estampe parisien (2000-2014) : évolutions et états des lieux

Charlotte Marie Levavasseur

▶ To cite this version:

Charlotte Marie Levavasseur. Le marché de l'estampe parisien (2000-2014) : évolutions et états des lieux. Art et histoire de l'art. 2014. dumas-01366799

HAL Id: dumas-01366799
https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01366799v1

Submitted on 15 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ECOLE DU LOUVRE

Levavasseur Charlotte

Le Marché de l'estampe parisien (2000-2014)

Evolutions et états des lieux

Mémoire de stage
2de année de 2e cycle en marché de l'art

Présenté sous la direction
de M. Patrick Michel.

Maître de stage : Maître David Nordmann

Septembre 2014

Remerciements

Je souhaite en tout premier lieu remercier mon Directeur de mémoire, Monsieur Patrick Michel, pour ses conseils, son écoute et sa compréhension tout au long de cette année.

Je souhaite à titre égal remercier maître David Nordmann, de m'avoir acceptée en stage au sein de son étude durant six mois. Je le remercie tout autant pour son écoute et ses judicieux conseils.

Pour leur soutien et la formation qu'ils m'ont apportée durant mon stage, je remercie chaque membre de l'étude.

Je remercie Hélène Bonafous-Murat, pour sa gentillesse durant mon stage et le temps qu'elle m'a accordé pour l'entretien présent dans ce mémoire.

Pour le temps accordé et leur gentillesse durant les entretiens, je remercie Madame Prouté, Monsieur Xavier Seydoux et Mademoiselle Dorothée Ferté.

Pour leur soutien moral, je souhaite remercier Anne et François.

Enfin et tout particulièrement, je souhaite remercier mes parents pour leur soutien moral et financier durant cette année.

Avant-propos

Passionnée par l'estampe depuis trois ans, j'ai souhaité au cours de cette dernière année étudier le marché de l'estampe parisien. Après un stage chez un marchand d'estampes puis au sein du département des estampes de la Bibliothèque nationale, j'ai voulu enrichir mon expérience dans une maison de vente : la maison Ader, dirigée par David Nordmann qui m'a apporté sa confiance durant six mois.

A ce jour, aucune étude ne rend compte du marché de l'estampe, des formes qu'il prend, des acteurs qui le constituent, ni des tendances du public. C'est donc cette lacune que je vais tenter de combler de la manière la plus juste possible durant ces cinquante pages. A cette fin, je me suis entretenue avec quelques-uns des représentants de ce marché pour essayer d'établir une synthèse.

La période d'étude s'étale des années 2000 à 2014. En effet, après un effondrement du marché de l'estampe dans les années 1980, ce dernier connaît une nouvelle hausse à partir des années 2000, laquelle n'a cessé de se confirmer au cours de ces quatre dernières années. Cependant, la période de hausse constatée étant assez courte, nous parlerons plutôt de tendance à la hausse que d'un réel essor. Afin de mieux comprendre l'évolution, notamment des acteurs et des formes de ce marché spécifique, je fais ici quelques rappels historiques afin d'établir une synthèse plus juste.

Certaines formes du marché n'ont volontairement pas été abordées, dont celle des galeries d'estampes contemporaines. En effet, ces dernières ne diffèrent des autres galeries d'art contemporain que par le médium proposé à la vente. Le marché des galeries en ligne ne sera pas non plus étudié compte tenu des nombreuses études existantes sur ce sujet.

Ce travail a pour volonté de mettre en avant les caractéristiques particulières du marché de l'estampe afin de fournir au lecteur quelques éléments de compréhension. D'autre part, ce dernier trouvera en annexe un lexique des termes spécifiques.

Sommaire

Introduction 5
I)Acteurs et formes du marché de l'estampe à Paris 12
A)Les marchands 12
a)Les marchands « haut de gamme » 13
b)Marchands généralistes et marchands décoratifs, marchands en chambre, courtiers 16
c)Foires et salons : un lieu de commerce incontournable 18
B)Les maisons de vente 20
a)Ader : les ventes d'Hélène Bonafous-Murat 21
b)Cornettede Saint Cyr et l'art contemporain : un mode de fonctionnement différent 23
C)Le profil de l'amateur et/ou collectionneur d'estampes 25
a)Un constat : la disparition des « amateurs éclairés » 25
b)Le jeune collectionneur : spéculation et tremplin 26
II)Les différentes tendances du marché de l'estampe 28
A)Critères de qualité et différences de prix 28
a)Etats, épreuves et tirages 28
b)La question des marges 31
c)La rareté et l'état de conservation 32
d)La signature et la provenance 33
B)Les tendances dans l'estampe ancienne, moderne et contemporaine 34
a)Les estampes anciennes : un marché stable mais rare 34
b)Estampes modernes et contemporaines 36
c)D'autres goûts et tendances 40
Conclusion 44
Sources et Bibliographie 47

Introduction

L'estampe, souvent décrite comme le parent pauvre de l'histoire de l'art, fut pourtant toujours pratiquée par les artistes et collectionnée par les amateurs.

Le dictionnaire la définit de cette manière : *« Image à caractère artistique, imprimée le plus souvent sur papier, par le moyen d'une matrice traitée en relief (gravure sur bois, sur linoléum), en creux (sur métal : taille-douce), où à plat (lithographie, sérigraphie)*[1]*. »*

De nos jours, une distinction est opérée entre estampe et gravure. L'estampe se rapporte généralement à la chose imprimée, alors que la gravure est « *tout travail d'art ou d'industrie utilisant l'incision, le creusement pour confectionner un élément important en relief ou en creux, destiné à la reproduction d'une image ou d'un texte, ainsi que le résultat de ce travail*[2] *».*

Une autre distinction est effectuée entre estampe de reproduction, estampe d'interprétation et estampe originale. Ces manières de graver furent d'ailleurs en concurrence tout au long des siècles. Pour le marché, ces notions sont importantes et influencent le prix de l'œuvre.

L'estampe fut avant tout un moyen de reproduction, permettant la diffusion à plus ou moins grande échelle de l'information politique, religieuse ou artistique.

Avant l'introduction des moyens photomécaniques[3] vers la fin du XIXe siècle, reproduire une œuvre consistait à la répéter ou tout du moins à l'interpréter en gravure ou en lithographie[4]. Depuis l'impression photomécanique, la reproduction s'oppose à l'estampe. Tandis que la reproduction est la transcription exacte d'une image déjà existante et sans part interprétative, l'estampe quant à elle devient une image à part et originale. L'estampe d'interprétation est une œuvre dont le travail de gravure ou de lithographie n'a pas été réalisé

[1] http://www.laroussse.fr
[2] BEGUIN André, *Dictionnaire technique de l'estampe*, Bruxelles, Chez l'auteur, 1976, p.189.
[3] Voir Annexe, p.3.
[4] *Ibid.*, p.2.

par l'auteur du dessin original mais par un artisan. La valeur de l'œuvre devient double : le choix de l'œuvre interprétée et la valeur de l'interprète qui transpose par sa technique le modèle original. Jusqu'au XIXe siècle, une belle estampe était le plus souvent une épreuve reproduisant de manière parfaite un dessin ou un tableau.

En 1976, la Commission française des affaires culturelles donne de l'estampe d'interprétation la définition suivante. Sont donc « *[…] considérées comme estampes « d'interprétation » les épreuves de gravure, de lithographie, de sérigraphie… réalisées par un artiste ou un artisan-graveur d'après l'œuvre d'un artiste créateur. Dans ce cas, le nom du graveur doit figurer dans la composition avec la mention X, lithographe, graveur*[5]*… ».*

La défense de l'estampe originale commencera au XIXe siècle, et ne cessera de s'affirmer tout au long du XXe. C'est dans ce contexte de renouveau et de rivalité entre les arts (naissance de la lithographie, plus tard de la photographie) que l'estampe originale connaîtra ses véritables lettres de noblesse[6].

Cette dernière a connu plusieurs tentatives de définition. En effet, on conçoit la difficulté de définir comme original un art du multiple. Déjà en 1928, le graveur Jean-Emile Laboureur, dans ses *Considérations sur la gravure originale,* tentait une définition : « *C'est une gravure entièrement composée, dessinée, exécutée par un seul artiste ; en un mot une gravure sortie entièrement de la même main*[7]*. »*

En 1964, le Comité national de la gravure française rédige cette définition : *« Doivent être considérées comme estampes originales ou multiples, les épreuves tirées en noir ou en couleurs à partir d'une ou de plusieurs planches, entièrement conçues et réalisées à la main par l'artiste, à l'exclusion de tous procédés mécaniques ou photomécaniques*[8]*. »*

Malgré l'existence d'un texte officiel, la définition de l'estampe originale reste encore floue. En effet en 1962, la maison Prouté (grand marchand d'estampes parisien) donne dans son catalogue cette définition (encore valable de nos jours) : « *L'estampe originale est celle dont l'invention et l'exécution manuelle sont d'un même artiste. Toutefois on admet : pour le bois ancien, l'aide d'un échoppeur qui taille le bois sur le dessin original établi sur le bloc*

[5] DE SOUSA NORONHA Jorge, *L'Estampe objet rare,* Paris, Editions Alternatives, 2002, p.48.
[6] L'estampe originale existait déjà au XVe siècle, des artistes comme Rembrandt et Dürer gravaient leurs sujets eux-mêmes, sujets tirés de leur imagination. Mais ce n'est véritablement qu'au XIXe que se pose la question de définir l'estampe originale et de mettre en avant ce que l'on appellera « les peintres-graveurs ».
[7] DE SOUSA NORONHA J., *L'Estampe objet rare, Ibid.*, p. 47.

[8] ROUIR Eugène., *L'estampe valeur de placement*, Guy Le Prat Editeur, Paris, 1970, p.156.

lui-même ; pour l'eau-forte[9] *: l'aide d'un technicien pour la morsure ; pour la lithographie : l'usage du papier report*[10]*, pour la lithographie en couleurs : l'aide d'un artiste imprimeur pour la décomposition des couleurs et le report sur les pierres secondaires*[11]*.* »

Ainsi, les bois[12] de *La Vie de la Vierge* de Dürer sont pour la galerie Prouté des gravures originales, tandis que le Comité international de la gravure les considère comme gravures d'interprétation. La lithographie *Le Pauvre Pêcheur,* dessinée sur papier report par Puvis de Chavannes d'après son propre tableau, est une estampe originale si le report sur pierre est exécuté par l'artiste lui-même. Elle n'a cependant plus le droit à cette appellation, selon le Conseil, si le report a été effectué par un ouvrier lithographe. De même, *Le Souvenir d'Italie,* gravé par Corot et mordu[13] par Bracquemond, est une gravure originale pour la galerie Prouté mais non pour le Conseil.

De nos jours, divers acteurs du marché de l'art, comme l'experte Hélène Bonafous-Murat ou encore le galeriste Xavier Seydoux, souhaitent qu'une nouvelle définition de l'estampe originale soit apportée.

Ces définitions, somme toute sommaires, permettent de mieux cerner les différentes visions des acteurs du marché de l'estampe, qu'ils soient marchands ou collectionneurs. Car en dépit de son lien avec l'artisanat, de sa fonction reproductive qui lui conféra longtemps un statut à part dans le monde de l'art et de l'histoire de l'art, l'estampe passionna artistes et amateurs tout au long des siècles. Mais ce n'est véritablement qu'au XVIIIe siècle qu'elle devient sujette à collection.

Au XVIIIe siècle, le collectionneur est décrit comme instruit et sensible à l'art. Deux notions qui sont essentielles pour comprendre et apprécier les complexités du monde de la gravure. Ce profil de l'amateur érudit restera inchangé durant plus de trois siècles.

Pierre-Jean Mariette (1694-1774) est l'un de ces érudits. Marchand, collectionneur d'estampes et de dessins, la vente de sa collection durera un an. Paignon Dijonval marquera aussi son siècle par le travail de recherche et de classification qu'il effectua sur sa collection, permettant ainsi de constituer le catalogue des graveurs les plus importants du XVIIIe siècle.

---

[9] Voir Annexe p.2
[10] *Ibid*., p.3
[11] ROUIR, E. *L'estampe valeur de placement, op. cit.,* p.164.
[12] Voir Annexe p.2.
[13] *Ibid.,* p.3.

L'érudit n'est pas le seul à s'intéresser à l'estampe, de nombreux membres de la haute société l'utilisent pour décorer leurs intérieurs. Enfin les peintres et ornemanistes s'en inspirent pour reproduire des figures. Si les graveurs sont soutenus par les amateurs et le public, les institutions leur sont souvent hostiles. Ainsi Louis XIV et Louis XV n'utilisent pas d'artistes graveurs officiels, et l'Académie royale à Paris considère qu'il n'y a pas de chef-d'œuvre en gravure[14]. Mais la gravure reste défendue par les artistes et de nombreux traités sur les techniques se multiplient. D'autres livres conseillent l'amateur sur la meilleure manière de former une collection, comme le traité d'Heineken édité en 1771, *Idée générale d'une collection d'estampe.*

Au début du XVIIIe siècle, les techniques de gravure les plus courantes sont le burin[15] et l'eau-forte[16]. Les graveurs sur bois ont presque tous disparu. L'image se répand en Europe et devient indispensable pour faire passer un message et pour créer un mouvement d'opinion en matière politique, religieuse ou sociale. La gravure se trouve ainsi désormais dans tous les livres et toutes les nouvelles publications en proposent.

Les burinistes[17], artistes prônant la gravure d'interprétation, vont se développer, se perfectionner pour finir par disparaître, tout comme leur public, à partir de 1789. Le goût pour la tradition flamande va peu à peu disparaître au profit d'une tradition française.

Si le XVIIIe siècle voit le rayonnement de la France dans l'Europe, apparaissent aussi de nombreux courants nationalistes symbolisés par Tiepolo, Canaletto, Piranèse (artistes tous italiens) qui marquent leur siècle et préparent la voie aux grands maîtres du XIXe siècle. En Espagne, l'aquatinte[18] sera magistralement utilisée par Goya et marquera la fin de siècle. L'Angleterre imposera la caricature qui trouvera elle aussi ses lettres de noblesse en cette fin de XVIIIe siècle et tout au long du XIXe siècle.

Au XIXe siècle, l'estampe ne cesse d'être menacée, mais le travail conjugué des peintres, écrivains, éditeurs, marchands et amateurs lui permettra de connaître un second souffle. La gravure de ce siècle est un effort combiné entre le travailleur manuel et le peintre et c'est cette mixité qui apportera un renouveau à la gravure.

---

[14]ADHEMAR Jean, *La Gravure originale au XVIIIe siècle*, Ed. Aimery Somogy, Paris, 1967, p.233.

[15] Voir Annexe p.2.
[16] *Ibid.*
[17] Graveur travaillant le burin.
[18] Voir Annexe p.2.

Le XIXe siècle est un siècle d'inventions et de reconnaissance de toutes les techniques : renaissance de la gravure sur cuivre, naissance de l'estampe originale, naissance et renaissance de la lithographie, renouveau de la gravure sur bois… Jusqu'alors, seul le burin trouvait un intérêt auprès des professionnels et du public où l'artiste y était admiré pour sa technique. Jusque-là, la gravure de reproduction éclipsait la gravure originale. Dürer et Rembrandt restaient recherchés par les collectionneurs, et portaient moins d'intérêt aux œuvres de Callot, Piranèse ou Canaletto.

Avant Goya, le portrait gravé était le genre le plus répandu, puis les peintres-graveurs seront attirés par des thèmes divers et variés, des réalités quotidiennes ou rêvées. La gravure, comme la peinture, se voudra synthétique. Un combat idéologique va alors se livrer entre graveurs de profession et peintres. Ces derniers reprochant aux premiers de ne pas diffuser leurs savoirs et d'ancrer l'estampe dans une tradition révolue.

L'estampe du XXe siècle découle des changements du XIXe, aussi bien en matière de technique que de changements sociaux ou politiques. Les artistes appliquent également leurs révolutions artistiques dans leurs œuvres gravées : le symbolisme avec Odilon Redon, le cubisme avec Picasso… L'estampe trouvera sa place sous de nouvelles formes telles que l'affiche et deviendra de plus en plus utilisée dans les livres. La faveur croissante pour le livre illustré redonnera au public le goût de l'estampe[19].

Après le choc de la Seconde Guerre mondiale, le marché de l'art change et évolue comme la société. Les amateurs ne sont plus les mêmes et les grands collectionneurs d'estampes tels que Henri Thomas, Maurice Fenaille ou Gabriel Cognac (chacun possédant environ un millier d'estampes), disparaissent. Le public se diversifie et « les nouveaux riches » dédaignent la gravure, faute de connaissances artistiques. Par ailleurs, le prix relativement bas des œuvres n'exerce pas le même attrait spéculatif que pour les tableaux.

Les marchands d'estampes spécialisés disparaissent peu à peu. *« Les marchands d'avant 1939, les* [estampes] *éditaient rarement. Ils les recevaient sous forme de dépôt, versant annuellement à l'artiste le prix de celles qu'ils avaient vendues, après prélèvement d'un pourcentage. De nos jours, les gravures sont commandées à des artistes par de grandes organisations internationales, qui achètent le tirage entier et le revendent, pièce par pièce, à*

[19] La seconde moitié du XIXe siècle avait déjà amorcé ce tournant, mais il trouvera son plein épanouissement au XXe.

la suite de l'exposition[20]. » Ces associations et galeries qui achètent des milliers de planches se multiplient, tirant assez d'exemplaires qu'elles proposent ensuite aux institutions culturelles. *« Elles fournissent un choix étendu des différentes tendances, sans trop s'engager*[21]. » En 1935 s'ouvre à New York *l'Associated American Artist*, grand magasin de l'estampe bon marché destiné à un nouveau public aux goûts très éclectiques et en particulier à la demande de la bourgeoisie américaine qui souhaite meubler son intérieur à des prix raisonnables. L'estampe devient donc une œuvre d'art « banalisée » et un produit de consommation comme un autre.

Pourtant certains éditeurs y voyaient une utopie, raconte Frank Bordas : *«Les éditeurs et les artistes ont produit des estampes pour un public plus large et moins fortuné, avec l'idée de diffusion de l'art par l'estampe*[22]. »

Pour autant, le marché ne se trouve ni encombré, ni saturé d'estampes, le travail du marchand et le profil du collectionneur évoluent encore.

Le marché de l'art des années 1980 va faire un choix totalement inverse et s'orienter vers un art contemporain élitiste, réservé à de grands collectionneurs. « *L'estampe s'est trouvée en porte-à-faux,* explique Franck Bordas, *puisqu'il s'agissait de vendre des pièces à quelques collectionneurs. Ce changement a perturbé économiquement nos métiers. Beaucoup d'éditeurs ont cessé d'éditer, peu de galerie consacrent des expositions à l'estampe*. […] *les marchands souhaitant vendre des pièces chères, plutôt que des estampes à bas prix.* » Les recherches ayant eu lieu dans les années 1980-90 sur l'estampe aboutissent à des conclusions pessimistes, voyant dans l'apparition des procédés numériques la fin de l'estampe.

Pourtant, depuis les années 2000, le marché de l'estampe retrouve un intérêt auprès des amateurs. Depuis 2008, les maisons de vente parisiennes organisent deux à trois fois par an des ventes cataloguées, exclusivement consacrées aux estampes.

Il s'agit ici de comprendre ce regain d'intérêt, d'établir un état des lieux et d'analyser l'évolution qui s'est produite dans le marché de l'estampe. Afin d'aborder au mieux ce marché complexe, pour établir des conclusions objectives, le mémoire sera présenté en deux parties.

---

[20] ADHEMAR J., *La Gravure originale au XXe siècle, op. cit*., p.185.

[21] *Ibid*., p. 187.

[22] « Imprimeurs et éditeurs. Table Ronde » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Printemps 2014, N°246, p.66.

La première définira les acteurs du marché. Une classification des différents marchands sera opérée et les valeurs qu'ils défendent seront analysées. Ensuite sera abordée l'estampe au sein des maisons de vente au travers des études Ader et Cornettede Saint Cyr. La sélection des marchandises, la mise en valeur de l'estampe au sein de ces deux maisons seront expliquées, chacune ayant ses spécificités. Enfin l'étude du profil et l'observation des goûts de l'acheteur, qu'il soit amateur ou collectionneur, concluront cette première partie.

La deuxième partie abordera les tendances du marché de l'estampe, avec une première sous-partie qui établira les critères objectifs permettant de comprendre les différences de prix dans le cadre de ce marché. Puis une seconde sous-partie évoquera les tendances actuelles au sein de l'estampe ancienne, moderne et contemporaine. Un point sera aussi effectué sur l'intérêt ou le désintérêt pour certains thèmes.

I) Acteurs et formes du marché de l'estampe à Paris

A) Les marchands

Le commerce de l'estampe parisien s'est développé dès l'installation de l'imprimerie (1469), note François Courbois[23]. Il s'est avant tout développé chez les éditeurs aux XVIIe et XVIIIe siècles où le graveur est aussi marchand-éditeur, et édite un fonds qui souvent a été constitué à l'origine par un aïeul.

On trouve au milieu du XVIIIe siècle de nombreuses boutiques à Paris. Il existe différentes catégories de marchands. En « haut de l'échelle », les marchands comme Pierre-Jean Mariette et Pierre-François Basan[24], érudits, fréquentant les plus grands collectionneurs d'Europe et présentant des estampes d'une qualité rarissime. « Au bas de l'échelle », les « *étaleurs* », marchands « de dernière catégorie » qui, comme le préfigure le terme, étalent leurs marchandises sur les quais, à même le trottoir, proposant souvent des gravures d'imagerie religieuse et profane de moindre qualité, destinées à un public plus populaire. Entre ces deux opposés, se trouvent les brocanteurs qui proposent à la vente des gravures, marchandises purement alimentaires.

L'opposition entre gravure d'interprétation et estampe originale au XIXe siècle ainsi que l'évolution des goûts fera apparaître des marchands d'art généralistes qui n'hésiteront pas à faire de l'estampe une de leurs spécialités. Le marchand Ambroise Vollard sera très connu pour l'édition de nombreuses suites exécutées par de grands artistes. Plus tard, certaines éditions tenteront de populariser l'estampe, comme le fera Catherine Putman au milieu du XXe siècle avec les éditions Prisunic.

De nos jours, les marchands d'estampes sont bien moins nombreux à Paris, ce qui réduit, de fait, l'approvisionnement du marché[25].

---

[23] POULARD Frédéric, « Marchands d'estampes à Paris : statuts et jugement esthétique », *Ethnologie française*, Janvier 2005, Vol. 35, p. 73-80,[En ligne]http:// www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2005-1-page-73.htm
[24] Il dirigera notamment la vente de la collection de Pierre-Jean Mariette.
[25] PROUTE Paul, *Un vieux marchand de gravures raconte…,* Paris, Ed.Paul Prouté, 1990.

L'accès à l'image étant désormais facilité par la télévision et l'expansion d'Internet, il n'est plus nécessaire de se déplacer ou de payer pour obtenir cette image. Le commerce de l'estampe a dû alors s'adapter. Certains se spécialisent dans des œuvres originales, d'autres, notamment pour des raisons financières, vendent une marchandise plus variée ou uniquement décorative.

a) Les marchands « haut de gamme »

Comme au XVIIIe siècle, certains marchands se distinguent de nos jours par les valeurs qu'ils défendent et la qualité des produits proposés.

1) La défense de l'estampe originale

Pour le galeriste Xavier Seydoux, la défense de l'estampe et en particulier de l'estampe originale est primordiale. De même que la galerie Prouté, Xavier Seydoux tient à cette définition encore sujette à controverse.

Défendre l'estampe originale, c'est défendre les graveurs, les artistes qui ont travaillé de leurs mains les matrices et produit une œuvre du début jusqu'à la fin. C'est aussi défendre des époques comme celle de l'estampe ancienne ou celle du XIXe siècle. Le galeriste souhaite également combattre cette vision qui définit l'estampe comme un objet sériel, de production, ayant moins de valeur qu'une œuvre produite en un seul exemplaire. Alors que certains arts liés à l'artisanat comme le mobilier ou la céramique ont acquis une véritable place en histoire de l'art, la gravure reste, encore aujourd'hui, souvent dédaignée.

2) Des œuvres rares et de qualité

La réputation de ces marchands est due à la qualité de la marchandise qu'ils proposent à la vente. «Nous sommes extrêmement sollicitées, mais nous opérons une grande

sélection[26] », confient les sœurs Prouté. Pour cela, certains marchands n'hésitent pas à faire restaurer quelques œuvres si cela valorise l'estampe. En revanche, *« si vraiment le travail de restauration est trop important, nous n'achetons pas l'épreuve. Nous avons toujours eu à cœur de présenter de belles choses[27] »*, affirme Madame Prouté.

D'autres soins sont fournis pour valoriser les œuvres, une grande attention est portée aux détails. Il peut s'agir de l'arrangement des vitrines, d'estampes présentées selon la tradition dans des cartons ouverts, dans des passe-partout ou classées par thèmes. L'estampe est un matériau fragile, et ces détails de présentation s'avèrent indispensables afin d'assurer une bonne conservation de l'œuvre.

La conception des catalogues et la description des œuvres sont une garantie de la qualité du travail du galeriste. Ainsi la description de l'estampe comprendra souvent les différents états, les tirages et de temps en temps des références au catalogue raisonné de l'artiste. L'amateur avisé reconnaîtra ainsi le travail de recherche effectué par le marchand et pourra même parfois acheter sans voir l'œuvre auparavant. «*Nous avons des clients qui connaissent la qualité de nos notices et qui nous achètent des œuvres depuis des années sans les voir[28] »*, explique Madame Prouté.

3) <u>Apprendre et former les goûts</u>

Le galeriste Xavier Seydoux estime que le grand public n'est pas en mesure de définir une estampe. Pour lui, comme pour d'autres, l'éducation, la formation du client à la reconnaissance des diverses techniques et à l'histoire de la gravure constituent une part importante de son métier. *« Eduquer est un bon terme et ce n'est pas péjoratif. Nous les éduquons en leur montrant des pièces et des artistes qu'ils ne connaissent pas[29] »*, confirme Madame Prouté.

L'éducation passe aussi par les conseils que prodigue le marchand à ses clients. *« La galerie Prouté est très ouverte, et nous avons une équipe passionnée qui prend le temps de conseiller*

[26] Voir Annexe p.10.
[27] *Ibid.*, p.8.
[28] *Ibid.*, p.8.
[29] Voir Annexe p.6.

les gens qui le souhaitent[30]*.* » Pour Xavier Seydoux, il est très important que les clients connaissent les spécificités de l'estampe. Le constat est général, la gravure en France souffre d'une méconnaissance et d'un véritable dédain. Ces marchands considèrent qu'ils ont un rôle de transmission. Madame Prouté parle même de goût : *« C'est un commerce en effet, mais c'est aussi un goût à développer*[31]. » Les marchands se considèrent comme des éducateurs et apprécient de voir évoluer le goût d'un client, d'arriver à l'intéresser et de l'amener à dépasser la vision sérielle de l'estampe.

Les marchands ont aussi un rôle d'enseignant, au sens universitaire du terme. Etre capable de reconnaître une estampe originale d'une copie nécessite des années d'expérience. Et l'expérience s'acquiert aussi dans la recherche. Pour Xavier Seydoux, la recherche permet de découvrir les œuvres. La nécessité de trouver toujours de nouvelles œuvres et « des raretés », pousse à faire des recherches toujours plus importantes. En créant des catalogues raisonnés avec des experts ou des chercheurs, de nombreux marchands participent à ce travail de connaissance de la gravure.

4) La maison Prouté. La volonté de préserver un héritage familial

Dans ses mémoires, Paul Prouté relate presqu'un siècle d'évolution du marché de l'estampe. Il esquisse le marchand d'estampes comme un homme érudit, toujours poussé par le désir de savoir, ainsi qu'une volonté constante de trouver des marchandises de qualité. Les plus grands marchands et collectionneurs sont passés dans la toute petite boutique de brocanteur de Paul Prouté, au 74 rue de Seine. Pour le galeriste, comme pour ses petites-filles, aujourd'hui responsables de la galerie, le marchand d'estampes se doit de défendre une tradition tout en cultivant l'ouverture d'esprit.

Ses deux petites-filles essaient aujourd'hui de conserver cet héritage familial, tout en s'ouvrant à des voies nouvelles comme l'estampe contemporaine.

En effet le marché a évolué et il a fallu s'adapter. *« Si l'on compare le début des années 1980 à maintenant, il y a des points communs, certes, mais aussi beaucoup de*

[30] *Ibid.*
[31] « Le commerce de l'estampe ancienne. Table Ronde » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Printemps 2014, N°246, p.77.

changements. La marchandise n'est plus la même et elle se fait plus rare. On envisage les choses autrement, on se consacre à des thèmes différents[32] », explique Madame Prouté.

A la galerie, toujours située au 74 rue de Seine, les œuvres sont conservées dans des cartons classés par thème. Le néophyte peut y consulter toute l'histoire de l'estampe ainsi que des œuvres des plus grands artistes y ayant contribué.

« Nous essayons de garder une place qui compte dans le marché de l'estampe et du dessin, essentiellement grâce aux achats que nous faisons aujourd'hui dans le respect d'une certaine ligne directrice[33] », souligne la galeriste.

b) Marchands généralistes et marchands décoratifs, marchands en chambre, courtiers.

1) Les marchands généralistes : une marchandise différente.

Les marchands « haut de gamme » sont souvent les héritiers d'une tradition familiale, où les générations précédentes ont pu établir un stock important, avec des œuvres de grande qualité, des pièces rares et une réputation souvent internationale. Il est rare d'établir ce profil chez les marchands généralistes.

Chez ces derniers, l'activité se scinde en deux. Ils réservent, pour certains, une partie de leur temps à la recherche et à la vente d'estampes d'artistes, à la présentation de pièces de qualité, voire de raretés. Néanmoins les contraintes budgétaires les obligent à se diversifier. Ils disposent souvent de plus de marchandises, avec un choix plus vaste mais de moindre qualité.

De même, leurs documentations et le temps accordé à la recherche ou à la confection de catalogues sont réduits. Leur stock étant d'une qualité inférieure aux marchands « haut de gamme », les revenus qu'ils tirent de leurs ventes ne leur permettent que rarement d'accéder à des pièces de valeur.

[32] Voir Annexe p.5.
[33] « Le commerce de l'estampe ancienne. Table Ronde » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Printemps 2014, N°246, p.77.

Leurs sources d'approvisionnement étant essentiellement l'hôtel des ventes de Drouot où ils sont en concurrence entre eux ainsi qu'avec des courtiers, ils se rabattent souvent sur l'acquisition de marchandises de seconde main.

Les pièces qu'ils arrivent à acquérir sont le plus souvent ce que l'on nomme, dans le domaine de l'estampe, des œuvres « des petits maîtres » du XVIIIe ou XIXe siècle, aux représentations plutôt décoratives. Ils proposent aussi des estampes thématiques comme le portrait, la typographie, des représentations de la mode, de la femme, des caricatures… Certains de ces thèmes sont encore exercés par des grands marchands comme la maison Prouté, mais de manière très réduite et avec des estampes de qualité supérieure. Les marchands généralistes possèdent ces types d'estampes en masse, des épreuves comprenant de nombreux défauts, ainsi que des pièces courantes.

2) Les marchands décoratifs

Les estampes dites décoratives sont constituées de vues architecturales, de représentations de villes, de sujets floraux et animaliers.

Les marchands décoratifs sont en général spécialisés sur quelques sujets tels que la topographie, la cartographie, les fleurs, ou bien ils proposent des estampes avec d'autres marchandises, le plus souvent des livres.

De nos jours, l'amateur cherche des œuvres simples et colorées, qu'il pourra disposer à sa guise dans les différentes pièces de sa maison. Toutefois, il subit lui aussi la crise car les goûts et tendances évoluant, la place réservée à l'image sur les murs de son appartement ou de sa maison s'est significativement réduite, réduisant de fait ce marché.

Ainsi la vogue des murs de cuisine ornés de représentations florales a quasiment disparu au profit d'une décoration plus épurée. Enfin, l'acheteur préfèrera détenir une seule estampe, mais de qualité et signée.

Peu de marchands d'estampes décoratives possèdent une galerie, car la faible valeur marchande des produits vendus ne leur permet pas de disposer d'un lieu de vente de ce type ; l'acheteur retrouvera donc ces marchands essentiellement dans les foires et aux puces.

Ces estampes sont achetées le plus souvent par des touristes désirant ramener chez eux une jolie vue de la tour Eiffel ou de Notre-Dame-de-Paris, ou encore par des spécialistes en botanique et des historiens passionnés par l'histoire de leur région.

3) Marchands en chambre et courtiers

Parmi les marchands d'estampes, on compte aussi de nombreux marchands en chambre qui, pour des raisons essentiellement financières, n'ont pas d'espace de vente. Leur appartement devient alors leur lieu de travail. La conséquence de ce manque de surface ne leur permet pas de détenir un stock volumineux, les empêchant souvent de participer aux foires et aux salons reconnus. S'appuyant sur un démarchage important, ils se doivent d'être réactifs. Les ventes, explique Eric Gillis, « *se font par mail, par téléphone ou par petit catalogue numérique, ou bien je me balade avec des choses en main.[…] Tout cela implique de voyager énormément puisque que je vends tout en direct*[34] ».

On compte aussi parmi les acteurs du marché de l'estampe des courtiers ou « rabatteurs[35] ». L'experte Hélène Bonafous-Murat se souvient : *« Avant le grand phénomène des ventes aux enchères, il y avait de nombreux courtiers. L'un d'entre eux venait du Jura, où il faisait le tour de tous les petits villages et patelins. Il ramenait parfois des choses extraordinaires chez mon beau-père Arsène. Aujourd'hui, les mêmes viennent voir un expert ou des maisons de vente. En effet, le courtier à plus de chance de voir le prix de son œuvre grimper lors d'une vente. »*

La galerie Prouté ou encore Eric Gillis travaillent avec des courtiers, des intermédiaires vivant en province, à Lyon, Toulouse, Marseille ou ailleurs et qui possèdent tout un réseau local très étendu. Ils connaissent les notaires, la vie artistique locale et peuvent se rendre aux vernissages ou aux ventes aux enchères, ce qui n'est pas toujours possible pour un marchand détenant une galerie.

c) Foires et salons : un lieu de commerce incontournable

[34] « Le commerce de l'estampe ancienne. Table Ronde » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Printemps 2014, N°246, p.76.
[35] *Ibid.*

Foires et salons constituent des occasions d'atteindre rapidement un public plus large. Les foires, internationales ou nationales, assurent une visibilité et une crédibilité aux marchands et aux artistes qu'ils représentent. Ces manifestations mettent en présence dans un lieu unique des offres diversifiées et concurrentielles.

Déjà en 2008, 44 % des entreprises françaises estimaient que les foires et salons présentaient un meilleur retour d'investissement que n'importe quel autre moyen de promotion[36].

Le marché de l'art a connu une transformation dans les années 1980 avec un déploiement majeur des foires, des salons et des grandes manifestations internationales qui sont souvent un moyen de faire la promotion de l'art contemporain. Dans le marché de l'estampe, depuis quelques années, les initiatives se multiplient : Salon international de l'estampe au Grand Palais, Biennale de la gravure d'Ile-de-France à Versailles, Mois de l'estampe à Paris…

Alors que Londres et New York se partageaient jusqu'ici le marché avec des salons comme Print Fair et Arts and Papers, depuis l'année dernière, des manifestations liées au marché de l'estampe sont organisées à Paris. Ainsi, des galeristes étaient présents dans les espaces très prisés de la FIAC et à Art Paris, et un salon lié à l'estampe a ouvert porte d'Auteuil.

Les marchands « haut de gamme » ne participent guère à plus de deux salons par an, compte tenu du travail important que représente la préparation soignée des catalogues et la vente en direct.

Les deux manifestations les plus prisées de ce marché sont le Salon international de l'estampe et du dessin à Paris et la Print Art Fair de New York.

A New York, place incontournable du marché de l'art de nos jours, la foire d'estampes organisée chaque année attire de nombreux marchands français et les conservateurs de musées américains. « *Lorsque nous allons à la Print Fair de New York, nous vendons à des musées. Pour les marchands d'estampe ancienne que nous sommes, c'est une foire passionnante. Conservateurs et marchands s'y retrouvent, discutent, passent la semaine à regarder toutes*

[36] Les Foires et les Salons, 24 janvier 2014 [En ligne] http://www.foirederouen.fr/la-foire/les-chiffres-des-foires-et-salons/

les boîtes, toutes les gravures, à prendre les estampes pour les emmener sur d'autres stands afin de les comparer[37] », explique Madame Prouté.

Outre les foires, salons et galeries, les maisons de vente sont également devenues un acteur majeur du marché de l'estampe.

B) Les maisons de vente

Dès le XVIIIe siècle, les ventes aux enchères publiques rythment le marché de l'art de la vie parisienne. L'estampe, qui devient recherchée et collectionnée, évolue par l'utilisation de nouvelles techniques et va très vite s'ouvrir à un plus large public. De grandes ventes vont avoir lieu comme celle de Pierre-Jean Mariette ou encore de Bassan. En 1855 et 1856 eurent lieu à Paris les deux premières ventes exclusivement composées d'œuvres du XVIIIe siècle[38]. C'est aussi en France, en 1909, que s'est tenue la plus belle enchère de cette époque lors de la vente de la collection d'Alfred Hubert : 71 000 francs attribués à Rembrandt pour *Le Bourgmestre de Six*[39]. Dépassant largement l'estimation de 300 000 francs, cette vente composée de 1 022 lots rapporta 888 478 francs, un record pour l'époque[40].

Tout au long du XXe siècle, il y eut des ventes exclusivement consacrées à l'estampe, à travers des successions d'artistes ou des ventes de collectionneurs comme celle du fonds Petiet. Les années 1980 voient le marché de l'estampe fortement ralentir. Ainsi les estampes sont souvent vendues avec des livres, de la peinture, ou encore en vente courante[41]. Depuis les années 2000, ce marché retrouve un regain d'intérêt et selon l'experte Hélène Bonafous-Murat, « *on peut parler de vente d'estampes depuis 1998. J'ai le souvenir d'avoir moi-même participé à cette vente de 1998 […] C'est à la suite des ventes Petiet que s'est développé le marché des estampes dans les ventes aux enchères. Au rythme de deux par an, les ventes ont dû créer un mouvement*[42] ».

---

[37] Voir Annexe p.7.
[38] BOURCARD Gustave, *La cote des estampes des différentes écoles anciennes et modernes*, Paris, Librairie Damascène Morgand, 1912, p.15.
[39] BOURCARD G., *La cote des estampes des différentes écoles anciennes et modernes*, *op. cit.*,p.17.
[40] *Ibid.*, p.3.
[41] La vente courante est une vente classique, sans expert et non cataloguée. Lors de ses ventes, on y trouve le tout-venant.
[42] Voir Annexe p.16.

Ces ventes ont ainsi permis à l'estampe de passer progressivement du statut de document à celui d'œuvre d'art, créant une nouvelle dynamique. « *Les gens ont commencé à venir vendre aux enchères les œuvres qu'ils avaient chez eux, ou chez les marchands comme mon beau-père par exemple. C'est ainsi que le partenariat avec Piasa s'est créé et que sont apparues des ventes d'estampes en dehors des ventes Petiet. C'étaient des petites ventes, avec environ deux cents lots*[43] », explique l'experte.

Sur la place parisienne, quelques maisons de vente se sont spécialisées dans les ventes d'estampes et en effectuent entre trois et quatre par an. Parmi elles se trouve l'étude Ader-Nordmann, travaillant avec l'experte Hélène Bonafous-Murat (également experte pour l'étude Piasa). La maison Trajan organise aussi de nombreuses ventes aux enchères où Sylvie Collignon officie en tant qu'experte. Ces trois maisons vendent des estampes anciennes, modernes et contemporaines. Deux autres maisons, Artcurial et Cornettede Saint Cyr, se sont quant à elles exclusivement spécialisées dans les estampes modernes et surtout contemporaines.

a) Ader : les ventes d'Hélène Bonafous-Murat

Depuis 2008, la maison de vente Ader organise deux ou trois fois par an, en collaboration avec Hélène Bonafous-Murat, des ventes d'estampes cataloguées. Pour maître Nordmann, qui dirige l'étude, l'estampe est un produit fiable qui se vend bien, dont la cote reste stable et avec lequel il est possible d'atteindre de jolis prix. Le département des estampes représente ainsi 15 % du chiffre d'affaires de l'étude.

Au cours de ces dernières années, l'étude a proposé de très belles ventes comme la succession Laboureur dans laquelle figuraient de nombreuses estampes de Jean-Emile Laboureur ainsi que des estampes collectionnées par ses soins. L'étude a également organisé des ventes à thème, comme celle du 12 octobre 2012 consacrée aux estampes japonaises érotiques, ou encore celle du 24 mai 2013 dédiée au japonisme. Dernièrement la maison a organisé sur deux journées l'une des plus grandes ventes d'estampes de l'année 2014, réunissant 635 lots d'œuvres parcourant l'histoire de l'estampe avec des épreuves de Rembrandt, Dürer, Goya, Toulouse-Lautrec, Redon, Bresdin, Miro, Chagall, Picasso,

[43] *Ibid.*

Vasareli, et Zao-Wou-Ki. De l'avis de l'experte, *« c'est la plus grande vente jamais organisée en vingt ans de carrière »*. Cette vente réunissant des marchands du monde entier a été un grand succès avec de très nombreuses enchères et des adjudications de lots à des prix importants pour ce marché.

Les ventes d'estampes de l'étude Ader, tout comme celles de Piasa, se divisent en trois parties : estampes anciennes, modernes et contemporaines. Cette séparation tripartite se retrouve dans l'organisation du catalogue, à l'initiative de l'experte Hélène Bonafous-Murat : *« J'ai toujours vécu dans un monde où se vendaient des estampes anciennes et modernes. Ces dernières années, j'ai de plus en plus développé la partie contemporaine dans les catalogues de vente ; une période que je fais commencer vers 1945*[44]*. »* C'est aussi pour l'experte un argument marketing : « *Je trouve le rythme ternaire plus élégant, plus dynamique et si l'on souhaite effectuer des ventes bien alimentées, les maisons de vente, comme les experts, ont tout intérêt à intégrer des estampes contemporaines*[45] *»*, confie-t-elle. Si les œuvres sont assez nombreuses, comme ce fut le cas pour une vente récente sur le thème du japonisme, il est fréquent de proposer des catalogues à thème.

Le choix des œuvres mises en vente dans le catalogue est opéré par l'experte. Internationalement reconnue, de nombreux vendeurs lui confient directement des œuvres qui constitueront une grande partie du catalogue. Le reste des épreuves appartient à des particuliers demandant directement à l'étude une estimation. Certaines œuvres sont découvertes lors des nombreux inventaires. *« C'est le sel du métier »*, expliquait un jour David Nordmann. « *C'est grâce aux inventaires que l'on trouve et sort encore de belles choses.* »

L'experte soigne ses ventes et opère une sélection drastique les œuvres présentées. Ainsi, contrairement à certaines maisons de vente comme Cornettede Saint Cyr, Hélène Bonafous-Murat se refuse à inclure des œuvres provenant de marchands. *« Ils m'apportent souvent ce qu'ils ne réussissent pas à vendre dans leurs galeries des marchandises de moindre qualité*[46]*. »*

L'experte opère ensuite une sélection entre les gravures elles-mêmes. *« L'œuvre doit être intègre »*, c'est-à-dire représentative de l'époque, de l'artiste, et contenant le moins de défauts

[44] Voir Annexe p.22.
[45] *Ibid.*
[46] Voir Annexe p.21.

possible. *« Je préfère ne pas prendre une œuvre qui nécessite une restauration*[47]*. »* Au cours des années elle s'est forgé un code que l'on retrouve dans ses catalogues, permettant ainsi de classifier la qualité des épreuves : *« Bonnes, belles, très belles et enfin de temps en temps parfaites.* [48] *»*

La description de l'œuvre par l'experte constitue l'essentiel du travail de constitution du catalogue. Tout comme les marchands, elle effectue de nombreuses recherches au travers des catalogues raisonnés. Cette description permet ainsi de reporter les moindres défauts de l'œuvre aux acquéreurs potentiels qui n'auraient pas la possibilité de la voir au préalable de la vente. Néanmoins, l'experte conseille de toujours venir regarder directement les œuvres mises en vente.

b) Cornettede Saint Cyr et l'art contemporain : un mode de fonctionnement différent

L'étude Cornettede Saint Cyr se consacre uniquement à l'art moderne et contemporain et le département d'estampes y est dirigé par Dorothée Ferté. Avant la création de ce département il y a trois ans, les estampes étaient regroupées avec les tableaux dans les ventes d'art contemporain. L'intérêt croissant du marché de l'estampe poussa Arnaud Cornettede Saint Cyr à la création d'un département lui étant exclusivement dédié.

Dorothée Ferté considère l'estampe comme un véritable domaine d'expertise. N'ayant pas de formation dans celui-ci, elle travaille aux côtés de Zoé Van der Shueren, une des responsables de l'étude, spécialisée en estampe. Chez Cornettede Saint Cyr, l'art contemporain est le département le plus important. Il a donc été décidé, en cohérence avec cette principale activité, de ne pas vendre d'estampes anciennes. De plus, explique Dorothée Ferté, *« l'estampe ancienne est très complexe. Ni Zoé ni moi n'avons de connaissances dans ce champ-là de l'estampe. C'est un domaine d'expertise extrêmement compliquée. De plus, il est assez rare d'avoir des planches en bon état* [49] *».*

---

[47] *Ibid.*, p.21.
[48] *Ibid.*, p.20.
[49] Voir Annexe p.27.

Pour Hélène Bonafous-Murat comme pour Dorothée Ferté, la qualité des œuvres est le critère essentiel. Néanmoins la provenance des marchandises, la sélection des œuvres et la manière de constituer le catalogue ne reposent pas sur les mêmes critères. En effet, chez Cornettede Saint Cyr, 70 % des marchandises sont apportés par des marchands. La crise que subit le marché de l'art a eu un impact : *« Les particuliers réfléchissent de plus en plus avant de vendre. Ils préfèrent garder leurs œuvres et nous avons du mal à trouver de la marchandise. Depuis quatre ans, les particuliers qui viennent nous proposer des œuvres à la vente se font rares*[50]*. »* explique Dorothée Ferté.

L'étude organise environ quatre ventes dans l'année, dont deux à l'hôtel Salomon de Rothschild. Pour ces ventes de prestige, les œuvres choisies sont souvent estimées au-dessus de 500 euros. Lors des ventes à Drouot, le prix des œuvres se situe généralement entre 100 et 500 euros. La marchandise est donc ciblée en fonction du lieu de vente, de la clientèle et donc de son pouvoir d'achat. Pour les ventes organisées à Drouot, «*je fais des estimations assez basses. Et sur des ventes comme celle-ci, je vends en général environ 70 % des lots*[51] *»*.

Parmi les œuvres apportées, la responsable opère une sélection, évitant en tout premier lieu de prendre des affiches. Entre ensuite en ligne de compte l'état de conservation, *« une œuvre en trop mauvais état est invendable*[52] *»*. En effet, la responsable constate que les clients, marchands ou particuliers, sont de plus en plus pointilleux. Pourtant la description n'est pas la part la plus importante du catalogue. *« Je choisis donc des œuvres de très belle qualité […].Cependant, j'indique toujours que le rapport peut être disponible par mail. C'est un parti pris, appliqué dans tous les départements de l'étude […] Nos acheteurs sont aussi des habitués, ils n'hésitent pas à me demander des descriptions*[53]*. »*

Les œuvres sont toutes photographiées pour le site Internet. Sur le catalogue disponible lors de l'exposition, seulement une dizaine d'entre elles ne sont pas représentées. La taille de la photo est en relation avec le prix de l'œuvre. Ainsi, si cette dernière est estimée entre 1 000 et 5 000 euros, la photo s'étalera sur la moitié d'une page. Si l'œuvre dépasse 5 000 euros, elle sera présentée sur la totalité de la page.

L'étude est la seule à proposer au début de ses catalogues un lexique des termes spécifiques à l'estampe. Considérée par la responsable comme un domaine d'expertise

[50] *Ibid.*, p.31.
[51] Voir Annexe p.30.
[52] *Ibid.*
[53] *Ibid.*

complexe, elle a souhaité établir une liste de définitions permettant au client de mieux comprendre les différentes techniques. *« Nous nous sommes rendu compte que le public ne savait pas toujours ce qu'était une estampe. Si un sondage devait être effectué auprès de nos clients, peu d'entre eux sauraient la définir. En général, ils pensent aux estampes japonaises. Ce lexique permet de se repérer, de comprendre simplement les différents aspects de l'estampe*[54]*. »*

C) Le profil de l'amateur et/ou collectionneur d'estampes

a) Un constat : la disparition des « amateurs éclairés »

Il n'existe aucun écrit sur les collectionneurs d'estampes actuels, alors que l'on trouve nombre de descriptions sur ce que l'on nommait au XVIIIe siècle *« le curieux »* et au XIXe *« le collectionneur de portefeuilles ».* Ainsi, au cours des siècles passés, de grands collectionneurs d'estampes ont contribué à donner à cet art ses lettres de noblesse.

« *Et certes si plusieurs personnes de qualité, qui ont de l'esprit, aussi bien que des richesses, sçavoient le plaisir que donnent les belles Estampes, lesquelles contiennent presque tout ce qu'il y a de plus considérable dans les ouvrages exquis des plus grands Peintres & Sculpteurs qui ont vescu en divers siècles, il est certain qu'il ne s'en trouveroit pas assez pour contenter leur curiosité*[55]*. »* Dans cette citation, l'abbé de Marrolles[56], grand collectionneur, décrit déjà en 1666 les deux traits essentiels du collectionneur d'estampes : l'esprit et la curiosité.

L'estampe n'est plus autant collectionnée de nos jours et l'amateur d'estampes à l'ancienne est en train de disparaître, explique Hélène Bonafous-Murat : *« Collectionner l'estampe n'est plus une manie, ni une typologie comme cela pouvait l'être aux XVIIIe, XIXe*

---

[54] Voir Annexe p.27.

[55] Michel de Marolles, *Catalogue de livres d'estampes et de figures en taille douce,* Paris, chez Frédéric Léonard, 1666. [En ligne] http://estampe.hypotheses.org/a-propos

[56] Michel de Marolles (1600-1681), abbé érudit du XVIIe siècle, fut un grand collectionneur d'estampes. Il constitua un fonds de 123 000 estampes, dont une grande partie fut achetée en 1667 par Colbert pour Louis XIV. Cette acquisition peut être considérée comme l'acte de naissance du Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, qui ne verra le jour administrativement qu'en 1720.

siècles[57]. » Le galeriste Xavier Seydoux effectue le même constat : «*L'amateur à l'ancienne comme au XVIII*[e] *ou au XIX*[e] *n'existe plus tellement. Ils gardaient leurs épreuves dans des cartons et ne les sortaient qu'en de rares occasions : pour les admirer ou pour les montrer à leur famille et amis. Il était très rare que ceux-ci fassent étalage de leurs collections sur leur mur [..] Il faut donc oublier cette image du collectionneur et de ses cartons*[58]. » De nos jours, l'amateur et le collectionneur préfèrent accrocher leurs œuvres aux murs et ne s'intéressent plus autant aux œuvres qu'ils achètent. Toutefois, quelques grands collectionneurs sont encore présents et animent également ce marché.

b) Le jeune collectionneur : spéculation et tremplin

De nos jours, de nombreux trentenaires, souvent issus du monde de la finance, se prêtent au jeu de la collection d'art. Ils n'attendent plus comme la génération précédente d'être dans la force de l'âge pour acquérir des œuvres. L'organisation d'expositions ainsi que d'autres moyens de communication ont rendu l'art plus accessible, remarquent certains galeristes. La culture est devenue un nouveau mode de vie, où l'art contemporain prend une place à laquelle il est difficile d'échapper lorsque l'on commence à collectionner. Comme le confirme Dorothée Ferté, *« l'art contemporain est ce qu'il y a de plus à la mode en ce moment*[59] *»*.

Compte tenu des prix souvent exorbitants du marché de l'art contemporain, ces jeunes collectionneurs se tournent vers le marché de l'estampe où il est possible d'acheter des œuvres de maître à des prix relativement abordables. En effet, l'acquisition d'une belle estampe d'un maître de l'art contemporain comme Warhol ou encore Damien Hirst ne leur coûte qu'une fraction de ce qu'ils devraient débourser pour une toile. *« Entre 100 et 10 000 euros, il est possible d'obtenir une œuvre de maître*[60] *»*, confirme Dorothée Ferté.

Pour les néophytes, l'estampe est un art obscur : les différents papiers, la dimension de l'image, les techniques… Cependant les collectionneurs n'ont pas besoin de connaître tous ces détails pour débuter, et peu de jeunes amateurs qui s'attaquent à l'estampe s'y intéressent.

---

[57] Voir Annexe p.17.
[58] *Ibid*. p. 13-14.
[59] Voir Annexe p.27
[60] *Ibid*., p.27.

Ce sont avant tout des achats spéculatifs, souligne Dorothée Ferté, et rares sont ceux qui souhaitent approfondir ce champ de l'histoire de l'art. « *Ils achèteront un beau Soulage, un beau Calder, un beau Miro, des artistes de renom qu'ils peuvent identifier. Ce sont des personnes qui en général n'ont pas pu développer leur culture littéraire et artistique. On constate une véritable lacune culturelle*[61] », déplore Hélène Bonafous-Murat.

A ces jeunes collectionneurs, l'estampe apparaît comme un tremplin qui leur permettra plus tard d'accéder au « véritable monde de l'art ». Souvent, la quarantaine atteinte, ils viennent revendre leurs estampes acquises au cours des dernières années. *« Ces mêmes personnes à la quarantaine veulent « des choses plus sérieuses » comme elles disent, et souhaitent se débarrasser de leurs gravures. Il y a, je trouve, un certain dédain pour l'estampe*[62] », explique Dorothée Ferté.

Bien que les acteurs de ce marché constatent tous une disparition des amateurs éclairés et un certain dédain pour la gravure, il en reste pourtant quelques-uns : « *La maison Prouté travaille avec une vraie clientèle française d'amateurs. […]Et la France en a de nombreux, il ne faut pas l'oublier*[63]. »

[61] Voir Annexe p.18.
[62] *Ibid*., p.28.
[63] « Le commerce de l'estampe ancienne. Table Ronde » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Printemps 2014, N°246, p.77.

II) Les différentes tendances du marché de l'estampe

A) Critères de qualité et différences de prix

Fixer le prix d'une estampe a toujours été une démarche difficile, comme le soulignait déjà Michel de Marolles au XVIIe siècle, remarquant les différences de prix entre les estampes en fonction de leur état. En 1920, Lucien Monod écrivait ceci : *« En comparaison avec les autres catégories de trésors artistiques en circulation dans le monde, la valeur de l'estampe, objet d'art obtenu par des procédés qui donnent des exemplaires multiples, semble devoir présenter quelque fixité. Pourtant rien n'est plus variable que le prix des différentes épreuves d'une même planche. Il dépend de bien des circonstances, d'ordre positif ou conditionnel, dont il suffira de mentionner les principales : le degré de rareté, l'état de conservation, le nombre, l'épreuve et la qualité des tirages, l'identification des papiers d'impression, enfin les variations du goût public et l'éducation artistique des amateurs*[64]. » Le prix estimé est donc « un résumé » des qualités de l'œuvre par les acteurs du marché.

a) Etats, épreuves et tirages

En gravure, les états sont les différentes étapes représentant le travail du graveur. En effet l'artiste est souvent amené à procéder à plusieurs épreuves imprimées qui lui permettent d'évaluer l'évolution de son dessin. *« Les épreuves d'état témoignent donc des méthodes, de la technique d'un créateur »*, explique André Béguin[65]. Rubens procédait régulièrement de cette manière afin de préciser ses attentions. Certaines de ces épreuves sont directement

[64] MONOD Lucien, *Le prix des estampes anciennes et modernes*, Editions Albert Morancé, Paris, Tome 1er, 1920, p.4.

[65] BEGUIN A., *Dictionnaire technique de l'estampe*, *op. cit.*, p. 159.

reprises par l'artiste et sont appelées épreuves avec retouche. Le dernier état est dit état définitif.

L'épreuve d'essai ou première épreuve est l'épreuve réalisée pour les besoins de l'impression permettant de vérifier le contrôle de l'encrage, de la pression… Elle peut servir d'appréciation pour de nouvelles corrections. Lorsqu'elle est jugée conforme au souhait de l'artiste ou du commanditaire, dite parfois deuxième épreuve, elle reçoit alors le bon à tirer. L'imprimeur s'en servira d'exemple pour l'ensemble du tirage. L'imprimeur, par tradition, conserve souvent cette épreuve d'essai, dénommée épreuve d'imprimeur.

Lors de sa dernière vente, la maison Ferri présentait deux épreuves de Jean-Emile Laboureur intitulées *L'Auberge au bord de l'eau*. La première était une épreuve d'essai du 5e état (sur 6) avant le monogramme[66] et la date. Estimée 350 euros, elle fut adjugée à 600 euros. La deuxième était l'épreuve de l'état définitif ; estimée 150, elle fut adjugée au même prix. Les épreuves d'essai sont toujours plus recherchées car elles permettent d'apprécier l'œuvre originale avant sont état définitif ou d'éventuelles retouches, ce qui explique la différence de prix.

Certaines épreuves sont nommées épreuves d'artistes car il arrive à ceux-ci, indépendamment du tirage numéroté, de faire tirer quelques épreuves pour leur usage personnel. Ces épreuves sont peu nombreuses, rarement signées mais marquées généralement à gauche de la mention EA (épreuve d'artiste).

Un autre critère rentre en compte lors de l'estimation : ce sont les « épreuves avant ou avec la lettre ». La lettre représente toute inscription dessinée ou gravée sur l'épreuve mentionnant un titre, une dédicace, un texte, le nom de l'artiste ou de l'exécutant, de l'imprimeur, de l'éditeur… Aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, les gravures étaient fréquemment accompagnées de ces mentions. L'impression du dessin seul, sans la présence de la lettre, était très courante. Ces épreuves sont très recherchées, explique André Béguin, « *car on est assuré qu'il s'agit des premières et celles-ci, qui emportent la fleur de la gravure, ont une fraîcheur remarquable, que la pression détériore peu à peu*[67 68]*.* »

[66] Voir Annexe p.3.
[67] BEGUIN A., *Dictionnaire technique de l'estampe*, *op. cit.*, p. 154.
[68] On utilise aussi la terminologie, « épreuve avant toute lettre », terminologie courante dans les catalogues de ventes.

D'autres épreuves souvent recherchées sont les épreuves dites avec remarques. En effet, il arrive que les graveurs fassent parfois des essais, des croquis dans la marge d'une gravure ou dans la gravure elle-même. Normalement effacées pour les épreuves définitives, certaines épreuves d'essai gardent encore le témoignage de ces remarques qui montrent l'évolution intime de l'artiste, ses hésitations. *« Ces épreuves sont à la fois recherchées comme première épreuve et comme curiosité* [69]», constate André Béguin.

Le tirage peut correspondre à la qualité de l'impression, mais le plus souvent le tirage est employé pour décrire les nombres d'exemplaires imprimés à partir d'une plaque. En fonction du nombre, on parle de premier tirage ou de retirage si celui-ci est effectué après la mort de l'artiste. Le premier tirage est toujours le plus recherché. *« Si c'est un tirage d'époque, celui-ci aura bien plus de valeur*[70] *»*, précise Xavier Seydoux et confirme Madame Prouté.

Une étude d'Elizabetta Lazzaro explique les différences de prix parmi les œuvres de Rembrandt. Les œuvres originales de l'artiste obtiennent les adjudications les plus hautes, à la différence des tirages posthumes dont les prix sont nettement inférieurs. Parmi les œuvres originales, elle constate que les premiers états sont ceux qui se vendent le plus cher. Les prix des derniers états d'une œuvre originale tendent à se rapprocher de ceux obtenus par les tirages postérieurs et les états posthumes[71].

On peut constater cette différence de prix dans des ventes d'Ader. Ainsi, lors de sa vente du 24 juin 2013, une épreuve de l'artiste *Rembrandt au bonnet orné d'une plume* de 1638, mais d'un tirage tardif, est estimée entre 300 et 400 euros et atteint lors de la vente la somme de 1 600 euros. En décembre 2013, deux autres épreuves, tirage XIXe siècle, sont adjugées entre 100 et 2 100 euros. Une autre gravure de l'artiste, vendue en novembre 2011, représentant *Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple*, 1er état (sur 7, selon Nowell-Usticke), avec la semelle de l'homme allongé encore blanche, sa bouche petite, et avant les reprises dans les ombres, est estimée 6 000-8 000 euros et se vend 6 000 euros.

---

[69] BEGUIN A., *Dictionnaire technique de l'estampe*, *op. cit.*, p. 154
[70] Voir Annexe p.13
[71]. LAZZARO, Elisabetta, « La valeur de l'originalité dans les estampes de Rembrandt » in, *L'estampe un art multiple à la portée de tous*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2008, p. 64 à 76.

b) La question des marges

La marge représente le bord du papier à l'extérieur de l'image. Elles peuvent être irrégulières, ou non coupées, la feuille étant à ce moment-là telle qu'à sa sortie de l'imprimerie.

En estampe ancienne, les gravures sont toujours sans marge. La notion de marge est liée à l'histoire du papier et à l'évolution des goûts. Aux XVIe et XVIIe siècles, le papier coûte cher et l'artisan économise en créant des images sans marge. Souvent l'estampe était en feuille, conservée dans des albums.

Pour les estampes du XVe et XVIe siècles, l'expert et les collectionneurs considèreront l'estampe parfaite si l'image est complète à l'intérieur de la cuvette. La cuvette est l'empreinte laissée par la plaque de métal sur le papier autour de l'image.

Au XVIIe siècle, l'image est considérée comme acceptable si elle est complète avec la cuvette, bonne si elle comporte un filet de marge en plus de la cuvette et excellente si elle présente des filets de marge de 4 à 5 millimètres. L'épreuve sera exceptionnelle si les marges ont au-delà d'un centimètre.

Au XVIIIe siècle l'image doit être complète avec la cuvette. Elle sera considérée comme acceptable si la marge se situe entre 1 et 5 centimètres, et elle devient exceptionnelle si les marges dépassent 5 centimètres.

La présence des marges a commencé à prendre de l'importance pour les collectionneurs à partir du XXe siècle. De nos jours, le manque de marge sur une gravure, à quelques millimètres près, peut faire perdre de sa valeur à l'œuvre. Pour Hélène Bonafous-Murat, c'est notre rapport à l'image qui a changé : *« Aujourd'hui, nous regardons une œuvre avec des marges car nous sommes habitués à voir des tableaux avec des cadres et des passe-partout. Les marges jouent un peu ce rôle-là. Il est difficile d'imaginer un Picasso sans*

marge, ce serait dénaturer l'œuvre et cela voudrait dire que les marges ont été rognées, ce qui impliquerait une baisse du prix[72]*. »*

Ce critère de sélection est tout aussi important pour la galerie Prouté : *« Le plus important c'est la marque du cuivre, que le sujet n'ait pas été touché, qu'il n'ait pas été rogné. C'est un des plus grands critères pour nous. Il ne faut pas que le sujet soit entamé*[73]*. »*

c) La rareté et l'état de conservation

Dès le XIXe siècle, la notion de rareté fut établie comme l'un des critères d'achat pour le marché. Philippe Burty[74] obtiendra, après de nombreux débats, la destruction de la planche afin de garantir la rareté de l'œuvre et interdire tout retirage. « *Ainsi s'est constituée petit à petit une conception fermée de l'estampe, réservée à quelques-uns désireux de légitimer leur goût et de valoriser leurs collections aux yeux des autres […] L'artiste qui ne souhaite pas limiter son tirage doit baisser ses prix car il ne répond pas aux marchés spéculatifs des amateurs qui achètent non seulement la qualité de l'œuvre mais sa rareté. Il risque alors d'en trouver fort peu. Si au contraire il limite son tirage, il vend plus cher, mais il limite aussi son public*[75]*. »*, explique Michel Melot

Et c'est ainsi que « *la définition de l'œuvre d'art dans notre société est donc avant tout quantitative et non qualitative : l'œuvre d'art, avant d'être une œuvre belle ou significative, est une œuvre rare parce que faite par la main de l'artiste, interdisant toute division du travail*[76] », note l'auteur.

Il est difficile de trouver dans le marché de l'art des œuvres d'une qualité parfaite. Le néophyte, l'amateur, le collectionneur, qui voyagent entre maisons de vente et galeries peuvent constater que la marchandise n'est pas toujours dans un état impeccable : cadres

---

[72] Voir Annexe p.20.
[73] Voir Annexe p.10.
[74] Philippe Burty (1830-1890). Critique d'art et graveur. Il a participé à la vogue du japonisme et au renouveau de l'eau-forte.
[75]MELOT Michel, in *ACTE DU COLLOQUE, Les enjeux de l'estampe à l'aube du XXIe siècle*, Musée du Québec, 2 mars 1996, p. 218.
[76]*Ibid*., p. 21-22.

cassés, tableaux abimés, céramiques restaurées… Ce constat s'applique aussi aux estampes : feuilles contenant des rousseurs, des taches d'humidité, des déchirures…

Pourtant, de nos jours, les clients exigent une belle épreuve, en bon état voire très bon état et rare. En effet, collectionneurs et amateurs évoluent dans une société où la perfection reste le critère primordial. L'objet doit être rare, beau et en parfait état. A ce titre l'image n'échappe pas à la règle. Les images proposées par notre environnement se veulent toutes uniques, imprimées ou projetées dans les meilleures conditions et avec les techniques les plus pointues. Cette tendance est particulièrement présente en estampe où il est devenu plus important de détenir une image proche de la perfection.

Il arrive que certains acheteurs acceptent d'acheter des estampes présentant des défauts, surtout si l'œuvre est une rareté, tout en étant très exigeants sur la conformité de la description de l'œuvre. *« Pour certains, l'œuvre peut ne pas être « en parfait état », mais ils souhaitent alors connaître ses moindres défauts. Certains peuvent même acheter une œuvre avec des rousseurs, car la restauration accomplit aujourd'hui des miracles. Il est donc nécessaire que tous ces détails leur aient été signifiés auparavant*[77] *»,* affirme Dorothée Ferté. Les maisons de vente établissent alors des rapports d'état ou de condition où les défauts sont tous détaillés. Des experts comme Hélène Bonafous-Murat ou des galeries comme celle de Xavier Seydoux apportent un soin considérable à la description de l'œuvre. La fragilité de l'estampe entraînant de nombreux défauts - déchirures du papier, rousseurs, mais aussi défauts du tirage… -, les clients sont donc d'autant plus regardants et attentifs à la notice. *« Oui, nous tenons à bien décrire les défauts... Nous avons des clients qui connaissent la qualité de nos notices et qui nous achètent des œuvres depuis des années sans les voir* [78] *»,* confirme Madame Prouté.

d) La signature et la provenance

Dès que le marché de l'art fut ouvert aux multiples, les procédés de reconnaissance de l'estampe originale (réalisation de la planche par l'artiste lui-même, tirage limité et signature de l'artiste sur chaque épreuve) furent suffisants pour conférer aux estampes la qualité

[77] Voir Annexe p.31.
[78] *Ibid.*, p.8.

d'œuvre d'art. Ces procédés, simples garanties pour l'acquéreur, n'ont aucun rapport avec la qualité de l'œuvre produite.

C'est avec la création de la Société des peintres graveurs que la notion d'estampe originale s'est affirmée et a perduré jusque dans les années 1860. Parmi les critères imposés, apparaît celui de la signature de la planche par l'artiste. Avant 1870 et surtout aux XVIe et XVIIe siècles, la notion de signature n'existait pas, même si certaines œuvres mentionnent le nom de l'artiste et du graveur avec la lettre. *« De même chez les modernes, les artistes ne signaient pas toutes leurs épreuves. Celles de* La Suite Vollard *de Picasso, par exemple, ne portent pas toutes la signature de l'artiste. Elles n'en sont pas moins originales*[79] *»*, précise Hélène Bonafous-Murat.

Pour les collectionneurs, la provenance d'une gravure est importante et se matérialise par des filigranes, des marques de collectionneurs ou des cachets d'éditeurs ou d'artistes. Le verso de la gravure devient alors tout aussi important que le recto. Les pièces encadrées demandent souvent à être désencadrées et il est possible d'y trouver des marques de collectionneurs, des initiales ou des devises…[80]

Au cours de l'année 2014, lors de leur vente du mois de juin, les maisons Ader et Piasa mettent en vente la même estampe de l'artiste Georges Lepape, *Le Miroir rouge*. L'épreuve mise en vente chez Ader est estimée entre 500 et 600 et se vend 600 euros, celle de Piasa, estimée 600-800 euros, atteint 1 532 euros (avec les frais). L'épreuve de Piasa est en effet dédicacée au stylo-bille *« pour Robert Roquin / avec toute mon amitié »*, signée et datée *« 1949 »* dans la marge.

B) Les tendances dans l'estampe ancienne, moderne et contemporaine

a) Les estampes anciennes : un marché stable mais rare

Pour les acteurs du marché de l'estampe parisien tels que les sœurs Prouté ou Xavier Seydoux, le marché de l'estampe ancienne demeure stable et intéresse toujours les acheteurs.

[79] Voir Annexe p.18.

[80] Une grande partie de ces marques de collection à été répertoriée par Frits Lugt, dont l'ouvrage peut être consulté sur le site de la fondation Custodia (www.fondationcustodia.fr), chargée de gérer la collection léguée par Lugt et de poursuivre son œuvre.

Le plus difficile, semble-t-il, est d'alimenter ce marché par des pièces rares et en bon état. *« Il ne se porte pas si mal, le tout est de trouver des œuvres n'atteignant pas des prix exorbitants*[81]*,* confirme Madame Prouté. *On essaie de trouver des belles pièces en main privée, ou dans des anciennes collections qui nous reviennent*[82]*. »* L'experte Hélène Bonafous-Murat fait le même constat : « *L'ancien devient aussi très difficile à trouver. Si dans la moindre de mes ventes, j'ai cinquante ou soixante lots d'estampes anciennes, c'est déjà excellent. Il y a vingt ans, nous avions des ventes comprenant pas moins de trois cents lots d'œuvres du XVI*[e]*, XVII*[e]*, XVIII*[e] *siècle*[83]*. »*

En estampe ancienne, l'école la plus représentée reste celle du Nord avec des maîtres comme Rembrandt, Dürer, Jaques Callot, Piranèse, Rubens et Tiepolo.

Rembrandt, maître incontesté de l'école hollandaise, a laissé derrière lui une œuvre dense et s'est fait particulièrement remarquer dans l'art de la gravure. La moyenne des œuvres du maître mises aux enchères sont vendues pour environ 3 600 dollars[84]. En 2012, quatre estampes de Rembrandt furent mises en vente chez Ader et se vendirent entre 2 500 et 7 500 euros.

Le 17 novembre 2010, le recueil complet de l'Apocalypse atteint chez Tajan, à Paris, 137 030 euros (avec les frais). Ce recueil de gravures appartient à la deuxième édition, publiée uniquement en latin, pour laquelle l'artiste a également composé le titre avec la mention *« Apocalipsis cum figuris »*. Il a 27 ans quand il entreprend cette série qu'il réalise en une seule fois.

Lors d'une vente chez Ader en décembre 2013, une très belle épreuve représentant *La Vierge couronnée* estimée 1 500-1 800 euros, fut adjugée 3 400 euros. La même année en juin, une autre épreuve, *La Promenade, ou Le couple surpris par la morte* de 1498, fortement restaurée mais rarissime, estimée entre 3 000 et 4 000 euros, trouva preneur pour 3 000 euros.

L'Italien Tiepolo séduit lui aussi toujours autant les amateurs avertis. Ainsi en juin 2012, chez Ader, un album estimé entre 8 000 et 10 000 euros s'est vendu 9 000 euros. Lors de leur vente organisée en décembre de la même année, trois œuvres de l'artiste doublèrent leurs estimations et se vendirent entre 1 000 et 1 300 euros.

---

[81] Voir Annexe p.9.
[82] *Ibid.*
[83] Voir Annexe p.22.
[84] Top mondial des estampes anciennes, 20 octobre 2013, [En ligne]http://www.artmarketinsight.com/fr

Un autre artiste italien, Giambattista Piranesi, séduit lui aussi les collectionneurs, surtout pour ses vues architecturales. Deux rarissimes estampes trouvèrent preneur durant la vente du 20 juin chez Piasa pour 10 846 et 10 206 euros (prix avec les frais). La première, *L'Escalier au trophée,* est le premier état (sur 6) avant de nouveaux travaux, notamment avant le pilier aux chaînes dans l'angle inférieur gauche. La deuxième est aussi d'un premier état avant travaux.

De nombreux autres artistes comme Claude Gellée dit le Lorrain ou encore Dominique Vivan-Denon, Fragonard, Watteau, Lucas Van Leyden, Abraham Bosse sont vendus entre 100 et 700 euros.

b) Estampes modernes et contemporaines

1) Un désamour pour la période des années 1900-1930

Le marché des estampes de la période 1900-1930 a perdu son attrait auprès des amateurs. Lors de la vente d'estampes du 12 décembre 2013 chez Ader, le chef-d'œuvre absolu de Pierre Bonnard, *La Petite Blanchisseuse,* estimé entre 45 000 et 50 000 euros, n'a pas trouvé preneur. C'est le signe évident d'un désintérêt pour ces artistes, explique un marchand qui l'avait pourtant acheté pour un collectionneur à ce prix quatre ans auparavant. En 2006, lors de la vente Petiet chez Piasa, la même planche avait atteint la somme de 78 220 euros (avec les frais).

Cette année, lors de la vente d'estampes de juin de Piasa, trois estampes de James Tissot, dans un bel état de conservation, estimées aux alentours de 1 200 euros, ne trouvèrent pas preneurs. « *Pas une ne s'est vendue. […] nous n'avons pas eu une enchère à 800 euros. C'est le signe d'une désaffection pour cette période*[85]. », note aussi Hélène Bonafous-Murat.

Dans les années 1980 et 90 les prix avaient augmenté, nourris par des acheteurs japonais et américains. Mais ils se sont rapidement effondrés et actuellement des estampes de Vuillard, Bonnard ou Toulouse-Lautrec ne dépassent pas 10 000 euros.

[85] Voir Annexe p.24.

2) Un cas à part : les estampes de Jean-Emile Laboureur, analyse d'un succès

« *Depuis quelques années, J-E Laboureur est redécouvert par les collectionneurs et les ventes qui lui sont consacrées connaissent toujours le succès mais la dispersion du 9 mai 1979 à Paris a dépassé tous les pronostics, replaçant le graveur à la place qui lui est due*[86] », écrivait Hubert Prouté dans un article. Encore de nos jours, de nombreuses estampes de l'artiste sont sur le marché. En effet, son fils a dispersé des œuvres dans les ventes aux enchères et dans les galeries. Les ventes du collectionneur Petiet, qui éditait et collectionnait l'artiste, ont mis en vente de nombreuses épreuves, ce qui est également le cas de la dispersion de la collection Leconte chez Ferri. Ainsi en 2012, Ader a mis en vente de nombreuses estampes de la succession Laboureur.

La présence de ces nombreuses épreuves sur le marché a nettement fait baisser les prix. « *Il y a vingt ans, certaines estampes valaient 1 500 euros, aujourd'hui c'est à peine si nous arrivons à les vendre 500 euros. Hormis les raretés, comme les bois expressionnistes des années 1900*[87] », constate Madame Bonafous-Murat. En effet, le 28 juin 2014, Piasa proposait de nombreuses pièces de Laboureur et la moyenne des prix de vente s'est établie uniquement entre 200 et 700 euros. Seul un bois gravé de 1914 représentant Marie Laurencin a atteint 1 276 euros (avec les frais). Lors de la succession Laboureur proposée par Ader, un bois gravé (une des 9 épreuves tirées en couleurs du vivant de l'artiste, d'un tirage total à 41 (la plupart en noir, à titre posthume en 1988)), a atteint 6 660 euros avec ses deux dessins préparatoires.

L'artiste séduit le public par les formes à la fois cubistes, harmonieuses et rêveuses de ses personnages. Ses estampes sont très illustratives. *« Il avait une grande facilité à créer des images plaisantes, séduisantes. C'est un artiste synthétique*[88] », commente Hélène Bonafous-Murat. A la fois expressionniste, cubiste, illustrateur, Laboureur est un artiste complet et c'est ce qui explique son succès auprès du public.

[86] PROUTE Hubert, « Le marché de l'estampe » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Décembre 2007, N°209-210, p.45.
[87] Voir Annexe p.23.
[88] *Ibid.*, p.23.

3) L'époque contemporaine : un marché qui ne connaît pas de crise mais de grands écarts de prix

Les artistes de l'époque moderne et contemporaine se sont montrés parmi les plus prolifiques de l'histoire, et certains comme Picasso et Warhol parmi les plus chers. L'artiste le plus cher en peinture est aussi le plus cher en estampe : Pablo Picasso.

En 74 ans, Pablo Picasso (entre 1899 et 1973) a laissé un héritage de plus de 2 000 estampes. Ses multiples inondent littéralement son marché, représentant 63 % du nombre de transactions de 1997 à 2009, pour 5 % de son chiffre d'affaires global. Cependant, près de 60 % des quelque 9 000 pièces vendues en 10 ans se sont négociées à moins de 5 000 euros. L'acheteur peut trouver des feuilles signées (de la main de l'artiste et pas seulement dans la planche) pour un budget compris entre 1 000 et 2 000 euros[89].

Lors de sa dernière vente d'estampe, Ader vendait deux estampes de Picasso. La première, *Le Bain*, une pointe sèche de 1905, se vendait 5 000 euros (estimée 3000-4000 euros). La deuxième, *Portrait d'André Breton de trois-quarts*, de 1923, fut adjugée 7 800 euros (estimée 8 000-10 000).

Parmi les maîtres du début du XXe siècle, Renoir ou encore Degas sont toujours très recherchés. Lors d'une vente Petiet chez Piasa le 3 juin 2010, Degas a atteint avec l'un de ses monotypes, *Les Trois Spectatrices de dos*, 53 230 euros (prix avec les frais). Le monotype vendu est une première épreuve ayant appartenu au marchand Ambroise Vollard.

Lors de sa dernière vente en juin 2014, Ader présentait de nombreuses estampes de Renoir. L'une d'elles, *Le Chapeau épinglé*, une lithographie, deuxième planche, impression en 11 couleurs, estimée 6 000-8 000 euros, fut adjugée 18 000 euros. Deux autres épreuves se vendirent aux alentours de 6 000 euros, et les quatre dernières, moins importantes, entre 350 et 1 200 euros.

Le Norvégien Munch est aussi très recherché par les collectionneurs et lorsqu'en 2014 la maison Ferri met en vente l'épreuve d'essai de *L'Angoisse ou Le Soir*, une lithographie originale de l'artiste, elle sera adjugée 560 000 euros pour une estimation de seulement 120 000 euros. Il est néanmoins possible d'acquérir des estampes de Munch à des prix raisonnables. Ainsi, la maison Ader a vendu en juin 2013 une eau-forte à 1 800 euros,

[89] « Les 10 meilleures enchères d'estampes en 2013 », 13 décembre 2013 [En ligne]http://www.fiscalonline.com/

pourtant décrite comme une épreuve très belle et très rare. Dans la même vente, un petit paysage estimé entre 400 et 600 euros fut adjugé 1 000 euros. Mais si ces œuvres restent abordables, c'est parce qu'elles ne sont pas représentatives de l'œuvre de l'artiste.

Parmi les artistes contemporains, Andy Warhol est sûrement celui, avec Picasso, qui arrive en tête des ventes d'estampes. Très nombreuses sur le marché, elles permettent de stabiliser ce dernier, explique Dorothée Ferté. « *Il n'y a pas de raréfaction. Tous les mois, des planches de la même série passent en vente. C'est même facile à estimer. Le marché reste donc stable*[90]. »

En 2007, chez Piasa, une sérigraphie représentant Mao, et datée de 1972, s'était vendue 47 870 euros (frais inclus). Trois ans plus tard, Piasa vendait encore une sérigraphie de Mao, toujours datée de 1972, à 48 330 euros (frais inclus). Ader, lors de sa dernière vente d'estampes en juin 2014, vend une sérigraphie en couleurs de 1967 représentant Mao, estimée 12 000 euros et adjugée 23 000.

Parmi les artistes étrangers, Zao Wou-Ki, un artiste d'origine chinoise naturalisé français en 1964, dispose d'un véritable public. Ses acheteurs sont *« des Chinois qui tiennent à racheter leur patrimoine. Ils ont commencé par acheter des artistes qui travaillaient uniquement sur leur sol, pour ensuite s'intéresser à des artistes dont la carrière s'était en partie effectuée à l'étranger, comme Zao Wou-Ki* [91] », détaille Dorothée Ferté. Chez Ader, la moyenne de ses œuvres s'est vendue entre 2 500 et 8 500 euros.

L'estampe contemporaine séduit de nombreux artistes dont les œuvres restent abordables pour les amateurs. Ainsi, les œuvres de Pierre Alechinsky, de Giorgio de Chirico, de Hans Hartung ou de Joan Miro se vendent entre 500 et 2 500 euros en moyenne.

[90] Voir Annexe p.32.
[91] Voir Annexe p.32-33.

c) D'autres goûts et tendances

1) Un intérêt grandissant pour la couleur

De nos jours le public exprime une préférence pour les œuvres colorées au détriment de celles en noir et blanc.

C'est après la Seconde Guerre mondiale que l'engouement pour la couleur gagne les artistes. En effet, après 1945, le nombre d'amateurs désireux de décorer leurs intérieurs augmente et une première transformation dans l'estampe s'impose : cette dernière doit être vue de plus loin et doit donc pour cela être colorée.

Concernant l'époque moderne, les œuvres en noir et blanc d'un artiste comme Toulouse-Lautrec n'attirent plus le public. Pour l'époque contemporaine, Dorothée Ferté effectue le même constat. **«** *En effet, la cote est moins importante pour les œuvres en noir et blanc. Je pense à Sonia Delaunay ou encore à Soulages et à Zao Wou-Ki. Dès qu'il y a du brun ou du bleu dans leurs œuvres, elles se vendent plus cher*[92]*. »*

« *Nous sommes dans un monde où la couleur a envahi notre vie et les gens apprécient moins le noir et blanc*[93] *»*, explique Xavier Seydoux. Madame Prouté a quant à elle un avis plus nuancé : *« Je pense simplement que c'est dû à un manque de connaissances et d'éducation. La couleur est tellement présente dans notre vie quotidienne. Je crois qu'il y a autant de gens qui s'intéressent à la couleur qu'au noir et blanc*[94]*. »*

2) Les estampes japonaises : un marché à part qui se porte bien

Les estampes japonaises expriment une culture que l'Occident découvrira à partir des années 1850, avec l'ouverture du Japon. De Paris à Londres, cette culture séduira et provoquera l'enthousiasme des artistes, des intellectuels et des collectionneurs durant trente ans. On appellera cette période le japonisme. A travers les estampes japonaises, l'Europe se

[92]Voir Annexe p.33.
[93] *Ibid.*, p. 14.
[94] *Ibid.*, p.9.

confronte à des modèles culturels inconnus. Les Européens sont fascinés par la couleur que les Japonais réussissent à obtenir lors de la phase d'impression.

Parmi les nombreux artistes qui provoqueront l'admiration des collectionneurs, se trouvent Utagawa Hiroshige ou encore Kitagawa Utamaro et Katsuchika Hokusai. Ce dernier est réputé pour ses *Mangas*. Il s'agit de quinze volumes publiés entre 1812 et 1875. La série la plus connue s'intitule *Trente-six vues du Mont-Fuji* et comporte 46 estampes.

Les estampes japonaises occupent une place particulière dans le domaine de l'estampe. Il est très rare d'en trouver lors de ventes d'estampes. Ces dernières étant mises aux enchères lors de ventes spécifiques ou encore d'art asiatique ou moyen-oriental. De nos jours, les estampes japonaises et les sujets japonisants sont toujours très recherchés.

En 2002, lors d'une vente chez Sotheby's Paris, est mise en vente une série complète des *Trente-six vues du mont Fuji* de l'artiste Hokusai, une série éditée entre 1830 et 1835. Les estampes en série des artistes japonais atteignent souvent des prix records, alors qu'à l'unité elles se vendent entre 3 000 dollars (pour Hokusai) et 1 000 dollars (pour Hiroshige.) Lors de la vente chez Sotheby's, la série de l'artiste Hokusai fut adjugée 1 341 360 de dollars (frais inclus) [95] et 85 % des lots ont été vendus pour un total de 4 300 000 euros[96].

En 2009, onze estampes de Toshusai Sharaku totalisent 1 246 264 euros (frais inclus) pour cette collection réunie dans les années 1950 par un amateur éclairé. Centré sur les estampes du XVIIIe siècle, cet ensemble attira des collectionneurs du monde entier. Quatorze enchères à cinq chiffres et quatre à six chiffres eurent lieu. Le portrait de l'acteur Ichikawa Komazo III fut ainsi adjugé à 371 760 euros (frais inclus), soit dix fois son estimation haute[97].

En 2010, la maison de vente Pierre Berger et associés organise à Drouot Montaigne huit vacations où sont mis en vente 1 850 peintures, estampes, ouvrages et dessins provenant de collections célèbres[98]. La maison de vente présente aussi un ensemble d'estampes japonaises très rare, représentant le monde l'Ukioyo-e, « images du monde flottant », collectionné par la galeriste Huguette Beeres. On y trouve des représentations, très prisées par les amateurs, de la

[95]« Top mondial des estampes anciennes », 20 octobre 2013,[En ligne] http://www.artmarketinsight.com
[96]MASSONAUD Robin, « Estampes japonaises : des œuvres rares en vente à Paris » in *Votre Argent*, 14 septembre 2010, [En ligne]http://votreargent.lexpress.fr
[97] DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding, 2010, p.16.
[98] MASSONAUD Robin, « Estampes japonaises : des œuvres rares en vente à Paris » in *Votre Argent*, 14 septembre 2010, [En ligne]http://votreargent.lexpress.fr

vie quotidienne du Japon sous l'époque Edo[99], des portraits d'acteurs du théâtre kabuki[100], des paysages ou encore des estampes érotiques. De nombreuses estampes on été vendues dans une fourchette de 1 500 à 10 000 euros.

En 2012, Ader met en vente 288 lots d'estampes japonaises érotiques, où amateurs et collectionneurs pouvaient obtenir de belles épreuves entre 150 et 100 euros pour la plupart. Une dizaine de lots partirent au-dessus de 1 000 euros. La plus belle adjudication de la vente fut de 2 400 euros (estimation 500-700 euros) pour une estampe d'Harunobu.

3) D'autres thématiques : la topographie, la guerre…

La gravure thématique est souvent très présente chez les marchands d'estampes. On retrouve de nombreux cartons et classeurs où il est possible de lire sur l'étiquette : portraits, paysages, scènes de genre, la femme, scènes de nus, topographie, imageries populaires…

Le portrait, si apprécié par les artistes de l'école du Nord et les collectionneurs de la Renaissance, ne séduit plus autant. *« On continue aussi à vendre des portraits mais en moins grand nombre qu'avant[101] »*, constate Madame Prouté.

La topographie et les estampes dites « régionalistes » ont aussi perdu leur public, toujours de l'avis de Madame Prouté : *« La topographie marche moins bien, mais les plans de Paris plaisent toujours[102]. »* Pourtant lors des ventes aux enchères les cartes et plans de France ou du monde sont toujours très recherchés par les marchands et amateurs. Certains se sont même spécialisés dans ce domaine. Cette année a été organisé le 13e Salon de la Carte géographique ancienne et du livre de voyage, plus communément appelé Paris Map Fair. Tout comme les estampes japonaises, la topographie est un domaine à part que l'on retrouve plutôt dans des ventes thématiques ; il est donc difficile d'établir, sur ce thème, un bilan objectif.

Les estampes de « guerre » ou encore les curiosités et l'imagerie populaire trouvent encore des amateurs en maison de vente et à Drouot. Elles sont disséminées dans les ventes d'estampes et des ventes à thème comme Militaria ou encore dans des ventes courantes.

[99] L'époque Edo : 1603-1868.
[100] Le kabuki est la forme épique du théâtre japonais traditionnel. Il se distingue par le maquillage élaboré des acteurs et par des dispositifs scéniques très particuliers.
[101] Voir Annexe p.8.
[102] *Ibid.*

La production d'estampes suscitée par les guerres est considérable. Ces estampes regroupent des portraits de généraux, de scènes de bataille, des allégories, des scènes de genre et présentent à la fois un intérêt historique, documentaire ou littéraire. Les plus grands artistes ont tous à un moment ou à un autre traité de la guerre : les séries de gravures exécutées par Goya et les multiples lithographies de Forrain, Steinlen ou Léandre en attestent… Lors d'une vente chez Ader en 2013, de nombreuses estampes de ces artistes représentant des caricatures révolutionnaires et guerrières ont toutes trouvé preneur pour des sommes entre 100 et 450 euros. Durant cette vente, une carte militaire caricaturale, *La Piova Russa*, fut adjugée 2 500 euros.

Conclusion

Jusqu'au XIXe siècle, l'estampe fut « le produit » idéal pour la circulation des idées et des œuvres. Avec les débats sur l'estampe originale, la gravure devint alors un art à part entière. Mais l'évolution des goûts au milieu du XXe siècle feront retomber l'estampe dans la banalité. La classe moyenne souhaitant décorer son intérieur à moindre frais, l'estampe ne sera plus une œuvre, mais un simple multiple décoratif. L'estampe n'étant plus une image à part entière et la technologie facilitant l'accès à l'image, les marchands d'estampes on vu leur nombre se réduire.

Tout comme au XVIIIe siècle, on observe aujourd'hui une gradation parmi ces marchands. Tous s'accordent à distinguer au sein de leur milieu professionnel une minorité qu'ils nomment « grands marchands » ou « marchands haut de gamme ». Souvent issus d'une famille de marchands, ils ont hérité d'un stock de qualité et d'une clientèle connue. Ils ont en commun la défense de l'estampe originale, souhaitent voir l'estampe acquérir un véritable statut d'œuvre d'art et apportent des connaissances sans cesse renouvelées au travers de leurs recherches et de leurs catalogues.

Le public trouvera aussi des estampes chez des marchands généralistes, ou chez des vendeurs d'estampes décoratives. Ces derniers ne possédant pas un capital de départ conséquent, l'accès aux pièces rares leur est souvent impossible. Si certains d'entre eux acquièrent de belles œuvres, leur marchandise est de manière générale constituée d'œuvres « de seconde main » et de moindre qualité. Leurs ventes sont centrées sur des marchandises à thème et décoratives telles que la topographie, la mode, les images populaires, ou l'architecture… Certains marchands, mais il en existe de moins en moins, ne vendent que des pièces décoratives.

Si cette gradation reste la même depuis le XVIIIe siècle, des changements sont toutefois apparus au cours des siècles, et particulièrement ces dernières années. Depuis les années 2000, le marché de l'estampe connaît un second souffle, apporté notamment par les maisons de vente. Ces dernières années, les ventes aux enchères consacrées à l'estampe se multiplient. Durant longtemps l'estampe était vendue lors de ventes courantes, ou cataloguée avec les peintures et les dessins. Mais depuis quatre ans, certaines maisons en ont fait leur spécialité.

Ader et Piasa travaillent avec l'experte Hélène Bonafous-Murat et organisent deux à trois ventes d'estampes par an. Depuis 1991, la maison Piasa est connue pour ses ventes dédiées à l'estampe, avec la dispersion de la collection d'Henri Petiet, grand marchand, éditeur et collectionneur.

Cornette de Saint Cyr et Artcurial se sont positionnés sur l'estampe moderne et surtout contemporaine. En effet, l'estampe ancienne en vente chez Ader, Piasa ou encore chez Tajan avec Sylvie Collignon, est un véritable domaine d'expertise. Etablir l'authenticité d'une estampe ancienne suppose l'étude de certaines caractéristiques précises, nécessitant une longue expérience. Or les études Cornette de Saint Cyr et Artcurial ne possèdent pas d'experts pouvant attester de l'authentification de ce genre d'épreuves. Seul un œil averti peut reconnaître les différents états, épreuves d'essais et tirages. Tous ces critères ayant une incidence sur le prix des œuvres.

L'art contemporain ne souffre pas de la même raréfaction que l'estampe ancienne et les œuvres sont, le plus souvent, en meilleur état. De nos jours, plus qu'avant, l'amateur est très regardant sur la marchandise. Il exige, en plus du critère de rareté, des œuvres en parfait état. L'acheteur souhaite connaître les moindres défauts, obligeant les experts à détailler les notices et les responsables de département à établir de nombreux rapports d'état.

Ces acheteurs, lorsqu'ils ne sont pas marchands ou conservateurs de musée, sont de jeunes trentenaires. Le marché de l'estampe demeure abordable. De nombreuses œuvres de maîtres sont accessibles entre 100 et 10 000 euros. L'art dans notre société est devenu une véritable culture et posséder une œuvre d'art est aujourd'hui synonyme de réussite sociale. Le collectionneur à l'ancienne qui conservait ses estampes dans des cartons n'existe presque plus. De nos jours, les œuvres d'art ne s'achètent plus en masse comme autrefois. Le jeune collectionneur préfèrera n'en détenir qu'une seule, de qualité et signée, de manière à pouvoir ensuite la revendre. Ces achats étant essentiellement spéculatifs, pour l'acheteur d'aujourd'hui, la signature de l'artiste constitue donc l'un des critères principaux.

Ces jeunes collectionneurs investissent dans l'art contemporain. Un domaine qui se porte si bien que de nombreuses galeries d'estampes contemporaines se sont créées. Parmi les artistes phares, on compte Pablo Picasso, mais aussi Andy Warhol, Vasarely, Murakami ou encore Zao Wou-Ki.

L'art contemporain est à la mode, pourtant en estampes, « les signatures » anciennes se portent bien. Rembrandt, Dürer, Piranèse (pour l'époque ancienne) ou encore Goya, Degas, Renoir, Redon ou Munch restent très recherchés. Pour des amateurs détenant de grands moyens, ces artistes sont abordables entre 5 000 et 20 000 euros.

Pour l'amateur d'un jour, ou le collectionneur ayant peu de moyens, il est possible d'acquérir en estampe ancienne des œuvres de Claude Gellée dit le Lorrain ou encore de Dominique Vivan-Denon, Fragonard, Watteau, Lucas Van Leyden, Abraham Bosse qui sont vendues entre 100 et 700 euros. De même, en estampes contemporaines, les œuvres de Pierre Alechinsky se vendent entre 500 et 2 500 euros en moyenne, de même pour Giorgio de Chirico, Hans Hartung ou Joan Miro.

Cependant certains domaines de l'estampe, si populaires au cours siècles passés, sont aujourd'hui dédaignés. Actuellement, l'estampe d'interprétation du XVIIIe siècle, les années 1900, l'estampe décorative ou l'estampe thématique ne trouvent plus grâce aux yeux des amateurs d'art. Les vues architecturales, les représentations florales sont passées de mode. Seule l'estampe japonaise, domaine particulier de l'estampe, séduit encore de nombreux passionnés et véritables collectionneurs.

Hubert Prouté entamait en 1980 son article de la manière suivante : *« Ce grand siècle a vu beaucoup de changements dans le monde l'estampe. La raréfaction des belles pièces - dont on parle depuis cent ans - s'accélère, les prix montent, quoiqu'irrégulièrement, les goûts changent, l'art contemporain arrive en masse. Tout cela fait qu'une synthèse serait hasardeuse*[103]*. »*

En 2014, l'état des lieux est relativement identique. La raréfaction des pièces est toujours l'un des principaux sujets de conversation, les goûts ont encore évolué et l'art contemporain a véritablement trouvé sa place au sein du marché de l'estampe.

Si en 1980, de nombreuses études prédisaient la mort de l'estampe, de nos jours, l'avis semble plus mitigé. Mais de manière générale, chacun, notamment les musées et les chercheurs, en appelle à une plus grande diffusion de l'estampe.

[103]PROUTE Hubert, « Le marché de l'estampe » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Décembre 2007, N°209-210, p.44.

Sources et Bibliographie

SOURCES

Livres, revues

- BENHAMOU-HUET, Judith, *Art business, Le marché de l'art ou l'art du marché*, Paris, Editions Assouline, 2001.
- CABANNE, Pierre, *Les Grands Collectionneurs*, Paris, Les Editions de l'Amateur, 2003.
- DE BAYSER, Patrick, *Le Piéton de Drouot. Les enchères de A à Z, Paris,* Le Passage, 2009.
- DE SOUSA NORONHA ; Jorge, *L'Estampe objet rare,* Paris, Editions Alternatives, 2002.
- DROUOT, *L'art et les enchères en France*, Paris, Compagnie des commissaires-priseurs de Paris, Auctionspress, 2000.
- DROUOT, *L'art et les enchères en France*, Paris, Compagnie des commissaires-priseurs de Paris, Auctionspress, 2001.
- DROUOT, *L'art et les enchères en France*, Paris, Gazette de l'Hôtel Drouot, Auctionspress, 2002.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Gazette de l'Hôtel Drouot, Auctionspress, 2003.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding, Auctionspress, 2004.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding, Auctionspress, 2005.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding, Auctionspress, 2006.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding, Auctionspress, 2007.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding, La Gazette de l'Hôtel Drouot, 2008.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding 2009.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding 2010.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding 2011.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding 2012.
- DROUOT, *L'art et les enchères*, Paris, Drouot Holding 2013.

- GRANET Danièle, LAMOUR Catherine, *Grands et petits secrets du monde l'art,* Paris, fayard, 2010.
- MOULIN, Raymonde, *Le Marché de l'art,* Paris, Flammarion, 2003
- MOULIN, Raymonde, *Le Marché de l'art, Mondialisation et nouvelles technologies,* Paris, Flammarion, 2005.
- Musée du Québec, *ACTE DU COLLOQUE, Les enjeux de l'estampe à l'aube XXIe siècle*, Musée du Québec, 1996.
- NAHON, Pierre, *Les Marchands d'art en France : XIXe et XXe siècles*, Paris, Ed. La Différence, 1998.
- *L'estampe au Grand siècle : études offertes à Maxime Préaud* / textes édités par Peter Fuhring, Barbara Brejon de Lavergnée, Marianne Grivel... . Paris, Ecole nationale des Chartes, Bibliothèque nationale de France, 2010.

Articles

- DOBRZYNSKI, Judith, « Tout ce qu'il faut savoir sur le marché de l'estampe en pleine ébullition », 26 octobre 202, in *ART Auction*, [En ligne] www.blouinartinfo.com
- LAZZARO, Elisabetta, « La valeur de l'originalité dans les estampes de Rembrandt » in, *L'estampe un art multiple à la portée de tous,* Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2008, p. 64 à 76.
- MASSONAUD, Robin, « Estampes japonaises : des œuvres rares en vente à Paris » in *Votre Argent*, 14 septembre 2010, [En ligne] http://votreargent.lexpress.fr
- POULARD, Frédéric, « Marchands d'estampes à Paris : statuts et jugement esthétique », *Ethnologie française* 1/ 2005 (Vol. 35), p. 73-80, URL : www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2005-1-page-73.htm.
- PROUTE Hubert, « Le marché de l'estampe » in *Les Nouvelles de l'estampe*, Décembre 2007, N°209-210, p.44-45
- « Les estampes : un marché dynamique pouvant être source de belles plus-values », 22 décembre 2010, [En ligne] http://www.fiscalonline.com/
- « Top mondial des estampes anciennes », 20 octobre 2013, [En ligne] http://www.artmarketinsight.com
- « Les 10 meilleures enchères d'estampes en 2013 », 13 décembre 2013 [En ligne] http://www.fiscalonline.com/

Sites internet

- www.ader-paris.fr
- http://www.cornettedesaincyr.fr
- http://www.tajan.com
- http://www.piasa.fr
- http://www.artcurial.com
- http://www.galerie-seydoux.fr
- http://www.proute.fr

BIBLIOGRAPHIE

- ADHEMAR, Jean, *La gravure originale au XVIIIe siècle*, Paris, Ed Aimery Somogy, 1963.
- ADHEMAR, Jean, *La gravure originale au XXe siècle*, Paris, Ed Aimery Somogy, 1967.
- BEGUIN, André, *Dictionnaire technique de l'estampe*, Bruxelles, Chez l'auteur, 1976.
- BERSIER, Jean-Eugène, *La gravure : les procédés, l'histoire*, 4e éd. Paris, Berger-Levrault, 1984.
- BERTRAND-DORLEAC, Laurence (dir.), *Le Commerce de l'art de la Renaissance à nos jours*, Besançon, Edition la Mnaufacture, 1992.
- BOURCARD, Gustave, *La cote des estampes des différentes écoles anciennes et modernes*, Paris, Librairie Damascène Morgand, 1912.
- COURBOIN, François, *L'estampe française : graveurs et marchands.* Bruxelles, Paris, G. Van Oest, 1914.
- LARAN, Jean, *L'estampe*, Paris, Presses universitaires de France, 1979.
- MELOT, Michel, *L'estampe.* Genève, Skira, Paris, Flammarion, 1981.
- MONOD, Lucien, *Le prix des estampes anciennes et modernes*, Paris, Editions Albert Morancé, Tome 1er, 1920.
- PROUTE, Paul, *Un vieux marchand de gravures raconte…,* Paris, Ed. Paul Prouté, 1990.

- ROGER-MARX, Claude, *La Gravure originale au XIXe siècle*, Paris, Ed. Aimery Somogy, 1962.
- ROUIR, Eugène. *L'Estampe valeur de placement*, Paris, Guy Le Prat Editeur, 1970.

Catalogues d'expositions

- *Les Premiers Graveurs français : un art naissant, l'illustration du livre : collection Thomas Dobrée* : [exposition], Nantes, 31 janvier-6 avril 1986, Musées départementaux de Loire-Atlantique / catalogue par Marie Berthail. Nantes, Musées départementaux de Loire-Atlantique, 1986
- *Passions privées, collections particulières d'art moderne et contemporain en France*, cat. exp. Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, décembre 1995 – mars 1996, Paris Musées, Paris, 1995.